

- III. Entretien avec **Éric Orsenna**  
IV. **Naomi Wallace, guerres d'Amérique**  
V. **Kalamon, arabophone et indépendante**

- VI. **Régis Debray écrit à un ami israélien**  
VII. **Nicole Avril: voyage en intime**  
VIII. **Abdo Wazen par lui-même**



## Édito

### Touche pas à mon CCF !

Répartis de manière stratégique pour permettre aux Libanais, toutes confessions confondues, de suivre des cours de français et de profiter de programmes culturels francophones, les neuf centres culturels français présents dans le pays jouent un rôle considérable dans les domaines de la culture, des langues, de la pédagogie et du développement. La répartition géographique de ces centres n'est pas fortuite : elle répond aux besoins de toutes les régions, de toutes les communautés, réfutant ainsi le cliché selon lequel la francophonie serait la chasse gardée de « l'élite chrétienne d'Achrafieh », et facilite considérablement le contact avec les écoles, universités et associations locales. Depuis un certain temps, il est question de supprimer, pour des raisons budgétaires, un ou plusieurs CCF. Cette éventualité est révoltante : elle signifierait le glas de la présence française au Liban en confirmant le désengagement de la France au pays du Cèdre et le désintérêt des autorités françaises pour le rayonnement de leur culture, alors même que le président Sarkozy affirmait en mars 2009 que la francophonie est « une priorité ». Déjà fragilisée par la réduction de 30% de son budget et par la suppression de trois postes majeurs, la Mission culturelle française risque d'être sérieusement handicapée par une telle mesure. Aussi, toute suppression d'un CCF au Liban sera perçue comme un arrêt de mort de la francophonie dans la région visée et provoquera fatalement une levée de bouillottes dans les milieux politiques, religieux, scolaires, universitaires et culturels libanais, tout comme dans l'Hexagone où de nombreuses voix réclament une « politique offensive » pour sauvegarder la francophonie. Dans le présent numéro, l'académicien Erik Orsenna affirme que « le français est un trésor à défendre ». Fort bien. Que la défense de ce trésor commence donc au Liban !

ALEXANDRE NAJJAR

**Comité de rédaction :**  
ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJALANI, GEORGIA MAKHOUF, FARÈS SASSINE, JABBOUR DOUAIHY, RITTA BADDOURA.  
**Coordination générale :** HIND DARWICH  
**Secrétariat de rédaction :** ALEXANDRE MEDAWAR  
**Correction :** MARIÛYS HATEM  
**Contributeurs :**  
LAURENT BORDERIE, EDGAR DAVIDIAN, KATIA GHOSN, MAZEN KERBAJ, HENRY LAURENS, FAROUK MARDAM-BEY, RONY MECATTAË, IBRAHIM NAJJAR, FADY NOÛN, NADA NASSAR-CHAOUÏ, LAMIA EL-SAAD.  
Supplément publié en partenariat avec la Librairie Orientale et la Librairie Antoine.  
E-mail : lorientlitteraire@yahoo.com  
www.lorientlitteraire.com

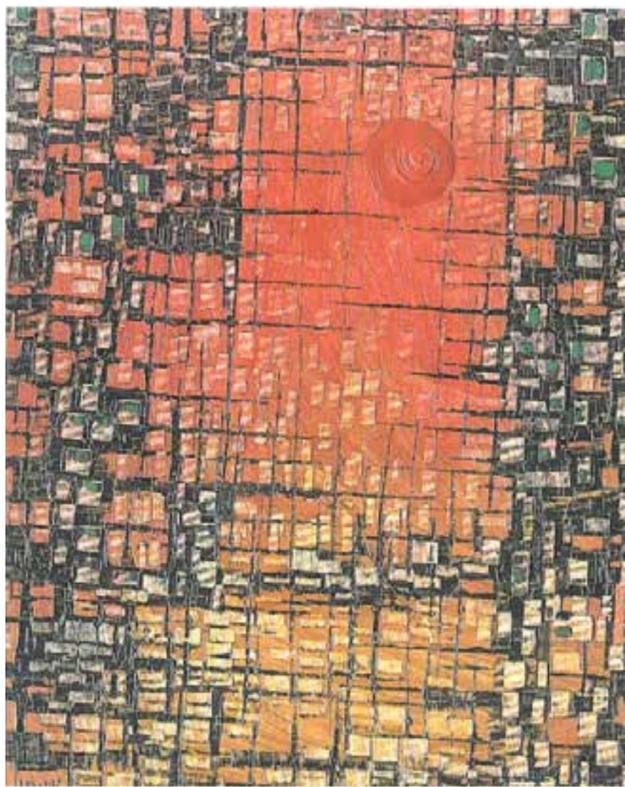
## L'exposition Paris/Beyrouth

Afin de mettre en avant les relations franco-libanaises aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, l'Institut du monde arabe prépare une grande exposition en 2011. Les échanges et influences mutuelles seront mis en valeur à travers des domaines aussi variés que la politique, la littérature, la musique, le théâtre et le cinéma, les arts plastiques, l'architecture, la mode et le design.

À la fin des années 1970, de nombreuses expositions ont confronté, au Centre Pompidou, Paris aux diverses capitales de la modernité occidentale : Paris/New York 1908-1968 (1977), Paris/Berlin, rapports et contrastes 1900-1933 (1978), Paris/Moscou 1900-1930 (1979). Dans la foulée, une exposition sur les créations en France de 1937 à 1957 reçut le nom de Paris/Paris. Ces expositions, centrées sur la production plastique, visaient essentiellement à mettre en parallèle les confluences et les différences entre les mouvements d'avant-garde artistique à l'œuvre dans les grands foyers de la culture et à s'interroger sur les styles propres à chaque métropole.

L'idée d'une exposition Paris/Beyrouth, sans s'inscrire exactement dans le même sillage, ne pouvait cependant que s'imposer vu les liens privilégiés des deux villes, l'ampleur des rapports des deux pays, leur variété, leur ancienneté. Elle attendait une conjoncture favorable, et voilà que le ministère des Affaires étrangères français, après avoir consulté le gouvernement libanais, estime le moment opportun et l'entreprise d'intérêt notoire pour les deux pays et leur amitié. Après une courte péripétie, l'Institut du monde arabe prend en main le projet et, en étroite collaboration avec un comité scientifique qu'il a choisi, fort de son expérience d'expositions antérieures, la plupart à grand succès, programme l'exposition pour 2011 à Paris, et pour une date et des locaux encore à préciser à Beyrouth.

L'exposition couvrira près d'un siècle et demi de rapports franco-libanais centrés sur les deux capitales, c'est-à-dire qu'elle ira du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle au début du XXI<sup>e</sup> sans préciser, et ce pour de nombreuses raisons, les points de départ et d'arrivée. D'abord parce que Beyrouth ne fut la capitale d'un État nouvellement institué qu'en 1920. Ensuite parce que de nombreux retours en arrière seront faits, car il n'est pas question de passer sous silence ni les savants maronites à Paris (Gabriel Sionita (1577-1648), Abraham Ecchellensis (1605-1664), ...), ni les grands écrivains français qui ont témoigné sur le Liban de Volney à Flaubert en passant par Lamartine et Nerval (fin XVIII<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup>), ni l'activité pédagogique des missionnaires... Les années 1840-1860 voient de multiples développements économiques, politiques, militaires resserrer les liens de ce que l'on ne peut encore appeler deux pays, et intensifier les relations entre les populations sans réussir à faire prévaloir l'unanimité, au



À gauche : Les toits de Paris, huile sur toile de Jean Khalife, 1963.

À droite : Affiche du film Je veux voir, de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, avec Catherine Deneuve et Rabih Mroué

Aux confins du politique et du culturel, la presse libanaise paraît en arabe à Paris aux jours de censure en français au Liban. Bien des périodiques font date dont certains, comme *L'Orient et Le Jour*, désormais réunis sous une même houlette, n'ont cessé de couvrir l'actualité et de former l'opinion. *La Revue phénicienne* de Charles Corm, *L'Orient Littéraire* dans ses trois périodes (Schéhade, Stétié, Najjar), *Les Cahiers de l'Est* de Camille Aboussouan, *L'Orient Express* de Samir Kassir... ont un grand rayonnement.

Des institutions culturelles ont joué et jouent un rôle pionnier dans le rapprochement des deux peuples et dans la mise sur pied de recherches originales, de formes nouvelles, de découvertes et d'explorations. Citons parmi d'autres : l'Université Saint-Joseph, Le service des Antiquités puis l'Ifapo (Dunant, Seyrig), l'École supérieure des lettres (Bounoure), le Cénacle libanais (Michel Asmar), Dar al-Fann (Janine Rubeiz), le Cermoc puis l'IFPO... Comme le note Élisabeth Picard, une nouvelle sociologie française du monde arabe s'est formée au Liban (Berque, Rodinson). La guerre du Liban et l'exil d'universitaires qui la suit permet une réflexion croisée franco-libanaise sur les continuités et discontinuités au Levant notamment au séminaire de Dominique Chevallier à la Sorbonne (Antoine Abdelnour, Sélim Nasr...).

Le développement que nous consacrons ici aux arts et aux lettres est inversement proportionnel à leur importance, capitale. Courants littéraires arabes se mettant à l'heure de Paris (romantisme, symbolisme, existentialisme, *al-Adâb*, *Shi'r*...), poètes et écrivains libanais de langue française publiant à Paris et à Beyrouth, auteurs français se rendant au Liban et lui consacrant des œuvres ou peintres venant y résider (Georges Cyr), foyers culturels regroupant à Paris écrivains, peintres et sculpteurs libanais résidents ou se partageant entre les deux capitales, pièces de théâtre de Schéhade jouées à Paris, pièces de l'avant-garde française traduites et mises en scène dans la capitale libanaise, artistes exposant dans les deux métropoles, œuvres traduites paraissant dans les deux bords... Ne voilà là que quelques aspects d'un couple peu commun.

Nous n'avons pas parlé de la musique,

moins de ce côté de la Méditerranée. Elles sont néanmoins retenues en raison du renouveau culturel de la Nahda qui enclenche une nouvelle ère patente dans tous les domaines. La France devient omniprésente à Beyrouth et investit les cercles culturels comme la vie quotidienne. Paris devient la capitale politique du Levant arabe avec l'afflux de réformateurs, de journalistes, de publicistes, d'écrivains (Ahmad Farès Chidyayq, Chékri Ganem...), d'artistes (Gibran, Hoyeck, Saleeby...). Beyrouth rayonne à côté (mais aussi à travers) Istanbul et l'axe Le Caire-Alexandrie aux premières loges d'une quête de soi, de son avenir, de son passé.

Les champs d'échanges sont tellement variés, importants, constants et en perpétuel renouvellement à travers les aléas politiques (proclamation du Grand Liban et mandat de la France, indépendance, guerres et occupations...), mais souvent dans des dynamiques propres, que leur seule énumération donne le vertige. Ce n'est donc pas l'abondance de la matière qui pose problème mais les critères du choix, de la visibilité scénographique des objets, de leur regroupement dans des perspectives trans-

versales et vivifiantes. Il faut, de plus, intégrer l'exposition dans un processus en plein essor sans tomber dans l'énumération plate et sans aspérités de tout ce qui se réalise et en recourant à des procédés audiovisuels et informatiques capables de diversifier les points de contact et de les rendre attrayants.

En appuyant sur les allers et retours entre les deux villes, sur la propension de l'une à rejoindre l'autre, à s'y réfugier, à s'y faire reconnaître, on ne peut qu'insister sur la circulation des hommes, des arts et des idées. Dès le milieu du dix-neuvième siècle (Goupil-Fesquet, Maxime du Camp, Le Gray...) et jusqu'en pleine guerre (Depardon), les photographes français sont à Beyrouth, mais la traversée n'est plus à sens unique (Fouad el-Khoury...). Dans le domaine de l'urbanisme et de l'architecture, les tracés orthogonaux du centre-ville et la place de l'Étoile portent toujours l'empreinte de la France, et bien des immeubles sont de conception métropolitaine (Le Musée national, Lazariéh...), mais on ne peut omettre ni la collaboration de planificateurs des deux bords ni la formation d'architectes libanais dans des institutions françaises.



domaine très important (el-Bacha, W. Akl, Gabriel Yared, B. el-Khoury...), ni de la gastronomie, ni de l'œnologie. Mentionnons pour terminer deux domaines où l'interpénétration s'amplifie de jour en jour : le cinéma et la haute couture. Tout est défi dans cette exposition : le temps court imparti pour la préparer ; la détermination à ne privilégier aucune frange de la population libanaise dans les liens bilatéraux ; la volonté de ne léser ni l'une ni l'autre des villes dans la confrontation ; la résolution de ne laisser aucun domaine d'échange culturel en dehors du champ d'exposition tout en lui assurant l'assise muséographique propre à le mettre en relief et à le rendre lisible, visible et « sensuel » ; l'intention de mettre en relief la francophonie sans oublier l'enracinement fondamental du Liban dans l'arabité ; le désir de ne pas se couper d'une actualité foisonnante tout en établissant des critères de choix rigoureux ; le projet non seulement de consacrer une relation multiséculaire, mais aussi de l'approfondir, de la renouveler et de la lancer sur de nouvelles pistes... Ces questions sont d'ordre théorique et pratique. Elles s'incarnent dans un travail collectif vaste et ardu. L'accueil fait à l'exposition sera bien juge de sa réussite.

FARÈS SASSINE

**COMMISSARIAT GÉNÉRAL DE L'EXPOSITION :** Badr-Eddine Arodaky.

**COMMISSAIRES :** Aurélie Clemente-Ruiz, Hoda Makram-Ebeid.

**COMITÉ SCIENTIFIQUE :** Ahmad Beydoun, Walid Chmait, Georges Corm, Michel Fani, Frédéric Husseini, Gérard D. Khoury, Véronique Khoury-Ghata, Henry Laurens, Frank Mermier, Abdallah Naaman, Issa Makhlouf, Joseph Mailla, Élisabeth Picard, Elie Saab, Nawaf Salam, Farès Sassine, Salah Stétié.

**-20% SUR TOUS LES GUIDES DE VOYAGE**

*An Air de Vacances flotte*

**Librairie Orientale**  
Achrafieh: 01 200875 • Hamra: 01 736524 • Sin el Fil: 01 485793

## Le point de vue d'Ibrahim Najjar

### Hommage à Camille Aboussouan

En nous réunissant autour de Camille Aboussouan pour la signature de son dernier ouvrage, *De la Montagne du Liban à la Bastide royale de Fleurance*, l'Université Saint-Esprit de Kaslik ne pouvait honorer plus prestigieusement cet auteur, en cette année où Beyrouth est consacrée « capitale mondiale du livre ».



© L'Orient-Le Jour

ment de la magistrature libanaise en Transjordanie et au Moyen-Orient. Avant de reprendre ses anciennes activités d'avocat, où il était spécialisé en droit immobilier, statut personnel et chareh musulman, comme le rappelle l'auteur.

\*\*\*

C'est aussi une belle occasion de célébrer la francophonie, cette liberté de s'exprimer autrement, par-delà les contextes et la culture dominante. Après tout, notre francophonie, telle que ce « livre magasin » l'illustre, est en soi un idéal de conquête, de préservation d'une identité culturelle, d'un fondamental, un patrimoine, une histoire, une fonction au service d'une culture ouverte.

En admirant la galerie, l'iconographie que propose M. Camille Aboussouan, on est saisi par l'extraordinaire richesse de ce... musée écrit, s'il en est. Quatre cent cinquante pages et 600 illustrations, photographies, lithographies, reproductions de lettres ou de fac-similés, dont de nombreux inédits, peuplent cette fresque familiale au format rappelant celui de son très beau livre sur l'architecture libanaise. Il y a là une véritable œuvre d'art, où le lecteur est invité à se laisser séduire par deux destins : celui de Négib Bey Aboussouan, et celui de l'auteur lui-même.

À la fois biographie familiale, bibliographie historique du Liban du XX<sup>e</sup> siècle, archives d'une littérature juridique, poétique, épistolaire et politique, ce livre est surtout lesté par son versant « montagne » ; la bastide n'y apparaît qu'en filigrane : la Provence visée pourtant dans le titre se mêle au mot de Renan, que reprend l'auteur, « la plus belle montagne du monde ». Quelque part, à Dhour Choueir peut-être, là où vous nous avez réunis, un jour, autour de votre ami bahāī, Zein Zein, les yeux sont restés ancrés à une ligne d'horizon infini, où se cale la Provence...

Cet ouvrage apporte une somme rarissime d'informations pour le juriste et pour le parcours du Liban depuis la préparation du mandat à l'avènement du nouveau et récent martyre du Liban.

Le juriste apprend ainsi que feu Négib Bey Aboussouan, père de l'auteur, après avoir assisté les instances de la puissance mandataire à concevoir ce qui allait devenir nos institutions et notre cadre constitutionnel, a présidé la Cour de cassation, le Conseil supérieur de la magistrature et la Cour de sûreté de l'État – elle existait donc, même à cette époque lointaine, alors que nous souhaitons la supprimer aujourd'hui. On relève que Négib Bey, ce magistrat immense, est à l'origine du partage et de la définition des compétences entre les juridictions civiles et communautaires en matière de statuts personnels ; que c'est sous sa présidence que la Cour suprême, après la Première Guerre et la disette qui l'émailla, a inauguré la jurisprudence, combien courageuse, sur la nullité des ventes pour cause de prix vil. Dépositaire des instruments de la fondation de la magistrature libanaise, Négib bey Aboussouan a donc été le témoin de l'extraordinaire rayonne-

ment de la magistrature libanaise en Transjordanie et au Moyen-Orient. Avant de reprendre ses anciennes activités d'avocat, où il était spécialisé en droit immobilier, statut personnel et chareh musulman, comme le rappelle l'auteur.

Cher grand ami, Monsieur Aboussouan, On a envie de vous dire l'admiration que suscite l'itinéraire de votre père, depuis qu'il fut docteur en droit de la faculté de droit impériale de Constantinople ; on est saisi par la ferveur que vous manifestez, afin de ne pas faire oublier vos racines.

Vous parlez certes aussi de vous-même, mais relativement peu. Vous ne cédez pas à la tentation du « je » ; en tout cas, vous ne le faites que pour tracer le cadre dans lequel le Liban de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle fut comme le vernis, puis l'enfer de cet Orient si familier et si complexe.

Mais quel bonheur ! Dans ces pages, on retrouve le conteur de ses illustres amis. Bien sûr, j'y trouve aussi quelques rencontres, virtuelles, par-delà les années : le collège Saint-Joseph de Antoura, l'école de droit des pères jésuites, l'engagement intellectuel dans les projets politiques, la rupture – je pense notamment à Kamal Joumlatt – avec les engagés d'autrefois. Vous, au moins, avez eu le courage et le loisir de vous laisser aller à vos démons chéris : la littérature, la velléité de l'esthète qui vous tentait. Je vous revois, Quai Blériot, en 1990, avec les personnes de qualité que vous fréquentez et les livres ; ces livres magnifiques que vous veniez d'achever ou que vous prépariez, inlassablement. Même fugaces et rares, certains moments d'amitié laissent des sillages d'admiration.

On connaît vos merveilleux ouvrages sur *L'architecture libanaise du XV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles* (1982), sur *Le livre et le Liban* (1985), et aussi et surtout votre si inspirée traduction en français du *Propète* de Gibran Khalil Gibran.

Vous avez su, par-dessus tout, en chef d'orchestre, rassembler et créer des occasions et des rencontres au cours desquelles les plus beaux esprits du moment ont pu exprimer leur génie créatif : le Pen club, le festival de Baalbeck, la conservation du Musée Nicolas Sursock, vos diverses contributions auprès de l'Unesco où vous avez si dignement été la fierté du Liban et de sa culture, mais aussi ce que vous appelez « les documents retenus », à la fin de votre ouvrage.

Vous avez su, par-dessus tout, en chef d'orchestre, rassembler et créer des occasions et des rencontres au cours desquelles les plus beaux esprits du moment ont pu exprimer leur génie créatif : le Pen club, le festival de Baalbeck, la conservation du Musée Nicolas Sursock, vos diverses contributions auprès de l'Unesco où vous avez si dignement été la fierté du Liban et de sa culture, mais aussi ce que vous appelez « les documents retenus », à la fin de votre ouvrage.

Vous avez su, par-dessus tout, en chef d'orchestre, rassembler et créer des occasions et des rencontres au cours desquelles les plus beaux esprits du moment ont pu exprimer leur génie créatif : le Pen club, le festival de Baalbeck, la conservation du Musée Nicolas Sursock, vos diverses contributions auprès de l'Unesco où vous avez si dignement été la fierté du Liban et de sa culture, mais aussi ce que vous appelez « les documents retenus », à la fin de votre ouvrage.

\* Ministre de la justice



© L'Orient-Le Jour

## L'image du mois

### Rima Fakih, Miss USA 2010



© Darren Decker, AFP, Las Vegas

Que nous dit l'image de la séduisante Rima Fakih, élue Miss USA 2010 ?

Que les sylphides blondes aux yeux clairs n'incarnent plus dans l'imaginaire collectif la nouvelle Amérique, remplacées de plus en plus souvent par des brunes au teint mat originaire des continents sud-américains, africains et asiatiques, à l'image même des changements démographiques au pays de l'oncle Sam.

Que l'on peut être musulmane, chiite, et participer à des concours de beauté. Et les remporter. Car au final, que l'on soit musulmane, chrétienne, juive, bouddhiste, hindouiste, agnostique ou athée, la beauté n'a pas

de religion. Ni l'intelligence et ni la compétence, d'ailleurs.

Qu'il est des pays où, en dépit du lieu de naissance - en l'occurrence le village de Srafa au sud du Liban en ce qui concerne Rima Fakih - ou de la condition d'origine, le champ des possibles reste ouvert. Certes, l'empire américain n'est pas exempt d'inégalité, de racisme et de violence, loin s'en faut, mais il est toujours, aujourd'hui, une incroyable machine à transformer le rêve en réalité pour les migrants en provenance d'horizon variés. Le président Barack Hussein Obama en est une autre preuve.

ALEXANDRE MEDAWAR

## Francophonie

### Lancement de l'édition 2010 du prix Ibn Khaldoun Senghor

L'OIF et l'Alecco annoncent l'ouverture des candidatures au prix de la traduction Ibn Khaldoun et Léopold Sédar Senghor en sciences humaines (de l'arabe vers le français) pour sa session 2010. Doté d'une bourse de 10 000 USD, le prix sera attribué par un jury composé de six personnalités francophones et arabophones. Date limite pour le dépôt des dossiers : 30 juin 2010. Pour plus de renseignements : [annick.almeida-agbojan@francophonie.org](mailto:annick.almeida-agbojan@francophonie.org)

### Le programme d'accompagnement du XIII<sup>e</sup> sommet de la Francophonie

Les organisateurs du XIII<sup>e</sup> sommet de la Francophonie ont présenté les préparatifs, les enjeux et le programme d'accompagnement du sommet qui aura lieu du 22 au 24 octobre 2010 à Montreux, en Suisse. À cet effet, un riche programme se déroulera au cours des mois précédant le sommet de Montreux, avec notamment : le 44<sup>e</sup> festival de jazz de Montreux (2-17 juillet), l'Assemblée générale annuelle de l'Association internationale des maires francophones (AIMF) à Lausanne (20-21 octobre), ou encore les États généraux du français en Francophonie, officiellement lancés le 4 juin à l'Université de Lausanne en présence d'Abdou Diouf, et qui se dérouleront jusqu'en octobre.

### Concours pour les jeunes francophones autour des droits de l'homme

La communauté francophone célébrera, le 3 novembre 2010, le dixième anniversaire de l'adoption de la déclaration de Bamako, qui constitue le texte normatif de référence de la Francophonie pour son action en faveur de la démocratie, des droits et des libertés. À cette occasion, l'OIF organise un concours épistolaire ouvert aux jeunes de 18 à 30 ans. Où en sont les droits de l'homme au Liban ? Quel rôle spécifique les jeunes peuvent-ils jouer dans la vulgarisation de ces valeurs ? Pour concourir, il s'agit d'adresser à Monsieur le Délégué à la Paix, à la Démocratie et aux Droits de l'homme de l'OIF une lettre par laquelle le candidat exprime sa vision et son vécu de la déclaration de Bamako dix ans après son adoption. Les résultats du concours récompensant quatre lauréats seront proclamés le 3 novembre 2010. Les lauréats seront conviés pour une visite d'étude à Paris et recevront un ordinateur

portable. Le formulaire d'inscription et le règlement du prix sont téléchargeables sur les sites [www.francophonie.org](http://www.francophonie.org) ou [www.jeunesse.francophonie.org](http://www.jeunesse.francophonie.org). Les candidatures doivent être envoyées au plus tard le 20 juin 2010 par courriel à : [alassani.tigri@francophonie.org](mailto:alassani.tigri@francophonie.org)

### Concours auprès des écoles du Nord

L'association Libanaise pour la promotion de la lecture et de la culture du dialogue en collaboration avec la municipalité d'El-Mina ont organisé un concours autour du roman *Phénicia* d'Alexandre Najjar auprès des écoles du Nord. Les 3 lauréats sont : Noval al-Doghli (Collège des Grecs orthodoxes), Wadad El-Hage (Collège St-Elie), Salma Merhabi (Collège St-Famille), et des mentions spéciales ont été données à Ghida Ghemraoui (Ecole secondaire officielle), Ziad Mawass (Collège des St-cœurs) et Hiba al Khalil (Collège des Grecs orthodoxes - Kobbé.)



## Décès

### Jean Salem, érudit



© L'Orient-Le Jour

Connu pour son érudition et sa modestie, Jean Salem (à ne pas confondre avec le philosophe français du même nom) vient de nous quitter. À la fois professeur de droit administratif, de droit constitutionnel et institutions politiques comparées, d'histoire de littérature comparée, linguiste, essayiste,

analyste politique, historien, écrivain, poète, directeur d'une publication, *Cedrus Libani* et conseiller culturel au ministère de l'Information, il a publié des centaines d'articles politiques, juridiques et littéraires. Lauréat de l'Académie française, il nous laisse plusieurs essais remarquables dont : *Le peuple libanais, essai d'anthropologie* (1969) ; *Introduction à la pensée politique de Michel Chiba* ; *Virgile, de la tragédie à l'histoire. Introduction à la lecture de l'Enéide* ; *Introduction abrégée de l'histoire de Port-Royal de Racine* ; *Le problème libanais. Essai d'interprétation. Approche d'une solution...*

### Melhem Karam, rédacteur

Une grande figure du journalisme libanais vient de s'éteindre. Vice-président de l'Union des journalistes arabes (UJA) et président du syndicat des rédacteurs libanais pendant un demi-siècle, Melhem Karam est décédé à l'âge de 76 ans. Dans ses éloges funèbres, le patriarche Sfeir a très justement salué l'énergie d'en-

treprendre du fils de Karam Melhem Karam, l'homme de lettres célèbre dont il a été le digne successeur, ainsi que son courage et son sens de l'initiative qui avaient fini par en faire un magnat de la presse locale, avec des titres comme l'hebdomadaire francophone *La Revue du Liban*, le *Monday Morning* et le *Hawadess*. Le patriarche a également relevé l'ampleur de son entregent politique, aussi bien au Liban et dans le monde arabe, ainsi que sa perspicacité, son talent oratoire et sa culture. À la famille du disparu et à l'équipe de *La Revue du Liban*, L'Orient Littéraire présente ses sincères condoléances.

### Robert Laffont, éditeur

Né à Marseille en 1916, Robert Laffont est décédé à l'âge de 93 ans. Fondateur en 1941 des éditions Robert Laffont, il publia Graham Greene, Henry James, Gilbert Cesbron, Dino Buzzati, Bernard Clavel, Alexandre Soljenitsyne, édita le *Quid* et lança la fameuse collection *Bouquins*.

## Agenda

**Festival Samir Kassir**  
Le festival du Printemps Samir Kassir se déroulera du 3 au 8 juin. Au programme : théâtre, musique et danse. Pour plus de renseignements : [www.samirkassirfoundation.org](http://www.samirkassirfoundation.org)

**Michel Zaccour ressuscité**  
Alexandre Najjar signera *L'Enfant terrible* (éditions L'Orient-Le Jour), biographie de Michel Zaccour, l'une des grandes figures du journalisme au Liban, à la villa Audi, près du centre Sofil, le 18 juin à 18 h.

### Expositions autour de Balzac et Hugo

Du 25 mars au 10 juin 2010, le Musée Balzac accueille une exposition sur les liens qui unissaient Honoré de Balzac à George Sand. Quant à la maison de Victor Hugo, place des Vosges à Paris, elle réunit des toiles et dessins de Delacroix, Géricault, Chassériau, mises en regard des *Orientales*, le deuxième recueil du grand poète publié en 1829 (jusqu'au 4 juillet. [www.musee-hugo.paris.fr](http://www.musee-hugo.paris.fr)).

### Michel Onfray au CCF

Philosophe et essayiste de renom, Michel Onfray donnera une conférence au CCF de Beyrouth le 4 juin à 18 h, salle Montaigne, autour du thème : « Les utopies existent-elles vraiment ? » Un échange avec le public aura lieu après la conférence. L'occasion de l'interroger sur ses attaques contre Freud et la psychanalyse formulées dans son dernier essai *Le crépuscule d'une idole : l'affabulation freudienne* (Grasset).

### Signature à la maison Corm

Raphaël Toriel signera son nouveau roman *J'ai le cœur à Palmyre* le jeudi 3 juin à 18h dans les jardins des éditions de la Revue Phénicienne, immeuble Corm, rue Habib Pacha Saad, face au lycée franco-libanais.

## Actualités

### La Comédie du Livre de Montpellier

La 25<sup>e</sup> Comédie du Livre de Montpellier s'est déroulée les 28, 29 et 30 mai et a mis à l'honneur la littérature de l'Amérique du Nord. Près de 400 auteurs étaient invités, dont Paul Audi, Etel Adnan et Ritta Baddoura.

### Les prix Méditerranée 2010

Le prix Méditerranée 2010 a été décerné à Dominique Baudis pour son roman *Les Amants de Gibraltar* (Grasset), le prix Méditerranée étranger à Amos Oz pour son recueil de nouvelles *Scènes de vie villageoise* (Gallimard) et le prix de l'Essai à Alain Vircondelet pour *Albert Camus, fils d'Alger* (Fayard).

## Actu BD

### Les voies du Seigneur sont impénétrables

Le deuxième volet des *Voies du Seigneur*, intitulé *1119 Miles Christi* et réalisé par David Lassablière et Calderon aux éditions Soleil, nous entraîne sur les terres arides et dangereuses des nouveaux royaumes chrétiens en Orient.

### Franck et Vautrin en BD

À sa parution sous forme de roman, *Les aventures de Boro reporter photographe* de Dan Franck et Jean Vautrin avait connu un franc succès. Le voici qui sort sous forme de bande dessinée. Illustré par Marc Veber, le premier volume de la série, intitulé *Le temps des cerises*, est édité par Casterman.

### Cadavre exquis

Exquis est cet album de Pénélope Bagieu (Gallimard) qui raconte l'histoire d'amour entre une hôtesse d'accueil qui s'ennuie et un écrivain à succès. Mais pourquoi celui-ci ne sort-il jamais de son grand appartement parisien ? Et quel est le rôle d'Agathe, la belle et machiavélique éditrice de l'auteur ?



### Meilleures ventes du mois à la Librairie Antoine et à la Librairie Orientale

Auteur	Titre	Éditions
1 Dominique Baudis	LES AMANTS DE GIBRALTAR	Grasset
2 Didier Van Cauwelaert	LES TÉMOINS DE LA MARIÉE	Albin Michel
3 Stephen King	JUSTE AVANT LE CRÉPUSCULE	Albin Michel
4 Harlan Coben	PEUR NOIRE	Fleuve Noir
5 Rachel Johnson	LE DIABLE VIT À NOTTING HILL	De Fallois
6 Pierre Jacquet	ÉTATS-UNIS UNE POLITIQUE ÉTRANGÈRE	Alphée
7 Guillaume Musso	LA FILLE DE PAPIER	XO
8 Paul Auster	INVISIBLE	Actes Sud
9 Michel Onfray	LE CRÉPUSCULE D'UNE IDOLE	Grasset
10 Jérôme Kerviel	L'ENGRENAGE, MÉMOIRES D'UN TRADER	Flammarion

Erik Orsenna est un homme occupé à vivre plusieurs vies. Levé tôt, discipliné, il commence toutes ses journées par quelques heures d'écriture, après quoi il peut se consacrer aux autres passions qui l'habitent, qu'elles soient politiques, gastronomiques ou... chorégraphiques. Car cet homme est avant tout un curieux. Son dernier livre, *L'entreprise des Indes*, vient de paraître chez Stock/Fayard.

**N**é à Paris en 1947, Erik Arnoult adopte son nom de plume, Orsenna, à la publication de son premier roman, en hommage au *Rivage des Syrtes* de Julien Gracq. Après avoir enseigné la finance et l'économie à l'université et à l'école normale supérieure, il entre au service de l'État en 1981 et devient conseiller culturel à l'Élysée en 1983. Il est élu à l'Académie française en 1998 au fauteuil de Jean-Yves Cousteau. Il a publié son premier livre *Loyola Blues* à 27 ans, mais il fait remonter sa vocation d'écrivain très tôt, à l'âge de six ans, et raconte volontiers qu'il la doit à sa mère qui était une merveilleuse conteuse, et à Hergé dont il dévore les *Tintin* avec passion; à douze ans, c'est Dumas qui prendra le relais de sa soif de lecture et d'aventures. Il obtient le Goncourt en 1988 pour *L'exposition coloniale*. On ne mentionnera pas tous les ouvrages qu'il a publiés, mais on notera que ce touche-à-tout de talent s'aventure volontiers hors du roman pour faire le portrait de villes, écrire sur la musique (cubaine surtout, qu'il affectionne particulièrement), l'art des jardins, la grammaire (à laquelle il consacre plusieurs fables qui rencontreront un très grand succès) ou la mer, son autre passion dévorante. C'est d'ailleurs avec Isabelle Autissier qu'il signe *Salut au grand Sud*, récit d'une navigation dans l'Antarctique; et il préside le Centre de la Mer, à la Corderie Royale de Rochefort. Soulignons enfin que son *Voyage au pays du coton* a obtenu en 2007 le prix du livre... d'économie.

**avez pris un plaisir certain. Dans votre discours de réception à l'Académie française, vous n'hésitez pas à en parler et vous dites: «Quelle belle et saine et nécessaire occupation que la négritude! Où trouver meilleur apprentissage du roman que dans cet exercice quasi divin de s'incarner à la demande dans toutes sortes d'existences?» Le propos peut surprendre.**

Vous savez, je ne suis pas très certain de ma propre existence, et donc vivre la vie des autres, emprunter l'écriture des autres me va très bien. J'ai un petit ego et suis peu intéressé par moi-même. Je n'existe que quand je raconte. Je suis en outre persuadé que la «négritude» est une vraie école de vie et d'écriture. On y apprend beaucoup sur beaucoup de choses et on y rencontre des histoires qui valent la peine d'être racontées.

**La politique a tenu une grande place dans votre vie. Vous êtes rentré au PSU à 17 ans et, pendant toute une partie de votre vie, la politique vous a beaucoup occupé. Et maintenant?**

Maintenant moins, parce que je pense que les politiques ont perdu énormément de manettes, de capacités d'action. Pour les élections de 2012, j'ai envie de mieux comprendre, de réfléchir. On n'a pas fait l'inventaire du possible et on continue de promettre des choses qu'on ne pourra pas tenir. Ce faisant, on va encore fabriquer de la déception, de l'abstention ou pire, du populisme. Je suis revenu à l'économie pour tenter d'y voir plus clair, pour comprendre quelle était la marge de manœuvre dont nous disposons, quel pouvait être le rôle des États face aux marchés. Je suis très joyeux de ma solide formation d'économiste parce qu'elle me permet de m'y retrouver un peu dans cette complexité.

**Évoquant vos débuts en littérature, vous dites avoir été bridé dans vos désirs d'écriture par le Nouveau Roman, puis libéré par les littératures étrangères, dont Günter Grass et García Marquez.**

En effet, j'avais 15 ans en 1962, et c'était un moment où le discours dominant était celui du Nouveau Roman. Pour moi, écrire, c'était raconter des histoires; or le Nouveau Roman se proposait de faire de la littérature sans histoires ni personnages, d'inventer un roman sans romanesque. Je dirais volontiers que c'était une littérature de profs, une théorie qui facilitait l'enseignement. Robe-Grillet donnait des leçons théoriques sur le roman alors que personne ne lisait ses livres. Et moi qui avais en moi plein d'histoires, je n'aurais donc pas le droit de les raconter? Je ne comprenais pas. J'ai donc bridé mes envies d'écriture jusqu'au jour où j'ai lu *Le Tambour*, puis *Cent ans de solitude*. Ce fut un bonheur, une exaltation et une libération.

Par la suite, j'ai découvert avec passion la littérature anglaise du XVIII<sup>e</sup> siècle, Sterne, Defoe, Swift, puis d'autres écrivains européens dont Cervantès. Ils sont devenus mes parrains en littérature. Je pense que le Nouveau Roman correspond à un moment de dessèchement de la littérature française qui a produit des romans structuralistes, minimalistes, mais illisibles.

**Vous avez été un «nègre» et vous y**

**avez été un «nègre» et vous y**



© Bernard Matusière / Opale

## Erik Orsenna: Écrire, c'est hisser la voile

appris la grammaire dans mes livres, ou des moins jeunes qui ont mieux compris l'économie des matières premières en me lisant, j'en conçois à la fois de la responsabilité et de la fierté. Je connais assez bien Modiano qui est, lui, un vrai créateur vivant dans son propre monde. Je suis l'inverse absolu de Modiano.

**Vous avez une passion pour l'Afrique. Vous dites y chercher «des leçons de rire, de fidélité, de vaillance et de mystère». À quand remonte votre passion pour l'Afrique?**

J'y ai fait une première mission en 1975 en tant qu'économiste, sur la stabilisation du cours de l'arachide. J'y ai rencontré Senghor. J'ai trouvé en lui un grammairien, un chef d'État et un immense poète. Donc un monde complet. Je me suis dit: tiens, il y a en Afrique des hommes complets! Ce qui manque chez nous, c'est du lien à tous les niveaux; nous vivons de façon très morcelée. Dans mes études, on m'a enseigné la séparation nette entre la comédie et la tragédie, et dire que je voyais de la tristesse chez Molière, ou que j'aimais chez Shakespeare le mélange des genres m'a valu de mauvaises notes. Or l'Afrique pratique ce mélange. Par exemple, on n'y sépare pas les classes d'âge, les jeunes des moins jeunes ou des vieux. Et la vérité est dans ces mélanges-là. L'Afrique nous enseigne aussi le sens des solidarités; il y a là-bas beaucoup de famille, trop peut-être. J'y vais donc souvent, à la recherche de ces liens, même si je sais que je ne pourrai

pas y vivre.

**Vous parlez également de «leçons de religion».**

Oui, au sens étymologique de ce mot. Religion a une triple étymologie: *religio*, l'attention scrupuleuse; *relegere*, recueillir; *religare*, relier. Regarder le monde avec une attention scrupuleuse, recueillir et relier, c'est en somme ma devise d'écrivain.

Chez nous Occidentaux qui sommes si morcelés, relier est essentiel. On dit souvent de moi que je suis un touche-à-tout. Parce que je m'intéresse à toutes sortes de choses, parce que je veux comprendre aussi bien El Nino, le Gulf Stream et les gaz à effet de serre et établir des liens entre les phénomènes. C'est cela pour moi avoir une culture générale: comprendre et être capable de faire des liens. Dans un monde relié, être spécialiste ne suffit pas, même si on a beaucoup à apprendre de la science. Si Mitterrand m'a beaucoup impressionné, c'est pour cette raison-là: son recul historique, sa capacité à faire des liens, sa culture générale en somme.

**Vous avez écrit en 2002 dans le journal Le Monde un texte intitulé «J'ai honte», déplorant que ni le président de la République ni le Premier ministre ne se soient déplacés pour l'entretènement de ce «grand d'Afrique», Senghor. Vous avez regretté également que l'aide au développement ait baissé de façon importante. Qu'en est-il pour vous aujourd'hui?**

Sur la question de l'aide au développe-

ment, j'ai envie de dire que, n'aimant pas la charité, je pense qu'il faut aider avec des contreparties. Pour que ce soit efficace, il faut que chacun y trouve son intérêt. Il nous faut donc comprendre que le maintien du sous-développement va créer d'immenses problèmes d'émigration, alors que le développement va nous permettre d'élargir nos marchés. Et à partir de là, ma conviction est que les thèmes-clés sur lesquels il faut faire porter les efforts sont: l'éducation des femmes car cela a des effets immédiats sur le contrôle des naissances et le développement de l'entrepreneuriat (les femmes font d'excellents chefs d'entreprise); le développement des infrastructures, routières et autres; et l'aide à l'entrepreneuriat par la formation et la mise en place d'un vrai droit des affaires, encore largement inexistant, ce qui favorise les solidarités ethniques et claniques.

**Et en matière de francophonie, comment percevez-vous la politique française actuelle?**

Les lignes Maginot, les défenses, les remparts, je ne suis pas pour. Ce qui m'intéresse, c'est l'action. Je suis pour l'exemple. Les efforts, je souhaiterais les voir portés sur la traduction; la mise à disposition sur le Net de très bons dictionnaires français; et l'accueil d'étudiants du monde entier dans les universités françaises. Je suis littéralement accablé par la baisse importante des bourses d'études. Il y a, il est vrai, la bataille des langues. Mais là encore, la réponse se trouve pour moi dans l'octroi de bourses. Je trouve hallucinant que quelqu'un veuille apprendre le français et qu'on ne lui en donne pas les moyens. C'est pourquoi je suis membre du conseil d'administration de l'Alliance française; c'est pourquoi où que je sois dans le monde, je vais saluer les professeurs de français. Le français, ce n'est pas pour moi une question de domination, mais un trésor à défendre; c'est douze siècles d'explication du monde. Et on le laisserait disparaître!

**Vous êtes passionné de musique et de danse et fier de vos lointaines ascendances cubaines. Vous dites que vos deux seuls regrets sont de n'être ni musicien ni danseur. Néanmoins, il vous arrive de trouver des points communs entre l'écriture et la danse.**

Mes ascendances cubaines ne sont pas si lointaines: deux arrière grands-parents, ce n'est pas rien. Quant aux proximités entre écriture et danse, j'en vois en effet plusieurs. Dans l'écriture comme dans la danse, on cherche toujours à aller plus loin, à gagner en légèreté; dans les deux, il y a des choses qu'on croyait impossibles et auxquelles on parvient au prix de quelques souffrances. La danse, c'est le lien entre la musique et le corps, et ce lien sert de parole. Dans les deux cas, cette parole s'écrit dans l'espace. Mais je dirais que la danse est moins une écriture qu'une calligraphie. Ce que les grands danseurs tracent dans l'espace, ce sont des idéogrammes.

**Venons-en à la mer. La mer vous est vitale et depuis longtemps déjà, vous explorez les proximités entre écriture et navigation. Cette métaphore traverse toute votre œuvre et vous l'arpentez sans cesse. Son évidence finit par intriguer.**

Ce lien, c'est ma vie. Je n'aurais pas écrit s'il n'y avait eu la mer. La mer est un miroir, non de notre visage mais de notre âme, non de ce que nous sommes mais de nos hantises. La mer, c'est l'apprentissage de l'humilité – parce qu'on ne peut être plus fort que la mer et le vent –, de l'obstination et de l'abandon, de la transmission et du savoir. Sur la mer comme dans la vie, il n'y a pas de route, et chacun doit créer la sienne. Avec la mer comme avec l'écriture, on est chaque fois comme un débutant. Et les livres laissent aussi peu de sillage que les bateaux. Oui en effet, la mer est pour moi la métaphore absolue.

«La danse est moins une écriture qu'une calligraphie. Ce que les grands danseurs tracent dans l'espace, ce sont des idéogrammes.»

**Les livres laissent aussi peu de sillage que les bateaux? Le pensez-vous vraiment?**

Oui, on est avec les livres dans l'éphémère. Il y a certes de grands livres qui, comme certains bateaux, ouvrent un passage et plus rien après ne sera comme avant. Mais ils sont peu nombreux: Dostoïevski, Faulkner, Cervantès, Proust, Sterne... Je n'en vois pas beaucoup.

**Venons-en à votre dernier livre, L'entreprise des Indes. Pourquoi avoir choisi de raconter cette incroyable aventure du point de vue du frère de Christophe Colomb, c'est-à-dire de l'homme de l'ombre?**

On connaît tout, jour après jour, de l'aventure de Colomb, y compris à travers son propre témoignage puisqu'il a lui-même beaucoup écrit, et son expédition est très documentée. Or d'une part, son frère Bartolomé a vu des choses que Christophe n'avait pas vues, et d'autre part, la partie portugaise de l'aventure était peu connue alors qu'elle est très importante. Ce qui m'intéresse ici, c'est l'articulation entre le savoir et la découverte. Il faut rappeler qu'à partir du moment où le projet est formulé, il s'écoule huit ans avant qu'il puisse se réaliser. Tout commence au Portugal, et c'est là que Colomb travaille, se documente et lit afin de monter son «dossier» et de le vendre aux Portugais. Ce n'est qu'après le refus des Portugais que le projet devient espagnol, mais tout avait déjà été défini à ce moment-là.

**Et les Portugais refusent parce que Colomb leur ment sur la question fondamentale des dimensions de la terre et sur la durée de sa traversée?**

En effet, Colomb n'obtient pas les fonds qu'il demande parce qu'il ment et ce mensonge, qui est destiné à convaincre de la faisabilité de sa traversée, est perçu comme la preuve de son illégitimité. Colomb courbe le monde à son rêve, et fera jusqu'au bout semblant de croire qu'il a découvert les Indes. Mais c'est miracle s'il s'en tire. S'il avait eu raison, il se serait mort, il n'aurait jamais pu aller jusqu'aux Indes. D'où la formidable morale de ce livre: mensonge et vérité forment un couple indissociable. Mieux, c'est grâce à son mensonge que Colomb parvient à une vérité supérieure, c'est par le mensonge qu'il agrandit la vérité.

Propos recueillis par  
GEORGIA MAKHLOUF

## Roman

# Un répit pour Constantinople

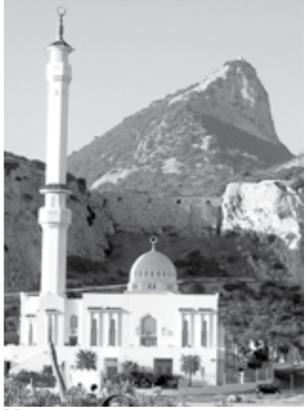
LES AMANTS DE GIBRALTAR de Dominique Baudis, Grasset, 311 p.

**D**ominique Baudis, grand habitué du Moyen-Orient, commence sa carrière d'écrivain par un livre-reportage sur la guerre civile libanaise, *La Passion des chrétiens au Liban* (1978), après y avoir été correspondant de presse dans la période faste (1971-1973) qui avait précédé l'explosion. Après une brillante carrière dans les médias qui le mènera à la présidence du Conseil supérieur de l'audiovisuel, il se consacre à la politique et parvient, une fois élu maire de Toulouse, à renouer, grâce à l'écriture, sa ville natale à un grand moment de l'histoire mouvementée entre l'Occident et l'Islam: dans *Raimond d'Orient* (1999), il raconte comment Raimond de Saint-Gil, conte

de Toulouse (dont la citadelle croisée de Tripoli du Liban porte le nom), lève une armée pour «délivrer» le tombeau du Christ à la fin du IX<sup>e</sup> siècle. Élu en 2007 président de l'Institut du monde arabe, il prend comme sujet d'un nouveau roman historique, un moment fort de cette même histoire faite de fureur et d'échanges entre les deux rives de la Méditerranée et une page «glorieuse» des faits d'armes arabes durant la période prospère des Omeyyades, à savoir «la conquête de l'Andalousie».

À un moment où certains chercheurs en viennent à douter de la véracité historique de cette invasion arabe de «l'Hispanie», voire de l'existence même de Tarak ben Zyad pour faire de l'expansion arabe sur l'autre rive une simple conversion à l'islam dans un contexte de conflits au sein de la chrétienté, Dominique Baudis ne se prive

pas de recourir à des éléments connus et des figures de la tradition historique. Il brode ainsi une charmante histoire



D.R.

de conquêtes, de rivalités, d'amour et surtout d'intelligence qu'il faudrait entendre, en ces temps éloignés, au sens anglais du terme.

Car effectivement, c'est Angelos qui mène le jeu, avec une terminologie trop contemporaine puisque ce «conseiller pour la sécurité extérieure» de l'empereur byzantin Justinien II est à la recherche de «renseignements intelligemment analysés (qui) auraient permis de conduire des opérations secrètes de déstabilisation». Son réseau d'informateurs est pour le moins curieux puisqu'on y retrouve Youssouf, l'évêque chrétien de Damas et amateur de bonne chère, Abdallah, qui possédait un poil de la barbe du prophète Mahomet et avait ses entrées même chez le calife, sans oublier une flottille de pigeons messagers qui arrivent toujours à destination. Grâce à cette circulation de l'in-

formation, les péripéties se nouent, en ce début du VIII<sup>e</sup> siècle, dans le triangle méditerranéen: Constantinople, capitale de Justinien II qui venait juste de récupérer son trône et se retrouvait sur la défensive avec des Arabes de plus en plus portés à la conquête, Damas, siège du calife omeyyade, al-Walid ibn Abdul Malik, partagé entre son ambition de vaincre la capitale de l'Empire byzantin et la possibilité d'une invasion plus facile de l'Hispanie d'où il ramènerait pour sa gloire la Table de Suleiman à Jérusalem, et les «Colonnes d'Hercule» qui ne s'appelaient pas encore détroit de Gibraltar puisque celui qui lui donnera plus tard son nom, Tarik bin Ziyad, le chef berbère converti à l'islam sous les ordres de Moussa ben Nousayr, conquérant du Maghreb, était encore en train de faire l'histoire et l'amour entre Ceuta, ville autonome où le père de la belle Florinda faisait la loi, et le

bord européen où il parvient à prendre pied avec le concours d'Angelos dont le but était de «détourner» les armées arabes vers l'Espagne pour qu'elles renoncent (ou ajoutent) leur attaque de Constantinople.

Baudis réussit là un véritable «thriller» historique avec tous les ressorts modernes du genre, la course avec le temps, l'organisation minutieuse, les fausses pistes censées induire l'ennemi en erreur, le sexe incarné dans une lignée de dévoreuses d'hommes sévissant sur les deux rives, le pouvoir et le butin. Avec *Les Amants de Gibraltar*, la conquête de l'Espagne par les Arabes prend subitement une tournure romanesque avec sa dimension humaine et montre la facilité avec laquelle le cours des choses aurait pu être renversé.

JABBOUR DOUAHAY

# Naomi Wallace, guerres d'Amérique

Née aux USA, établie depuis quelques années au Royaume-Uni, Naomi Wallace écrit avec la voix des laissés-pour-compte, la persistance de siècles de guerres et ce qui reste de tendresse et d'espoir aux destins brisés.

**TO DANCE A STONY FIELD** de Naomi Wallace, Peterloo poets, 1995, 64 p.

**AU CŒUR DE L'AMÉRIQUE** de Naomi Wallace, Théâtrales/ Maison Antoine Vitez, 2005 (pour la traduction française), 65 p.

Naomi Wallace est une auteure qu'il serait aisé de qualifier d'engagée, voire de militante. Inégalités, discriminations raciales et sexuelles, guerres diverses contre le terrorisme ou le mal... Bref tout ce que le confort des consciences et la loi des États (Unis) passent sous silence relève de sa spécialité. Cependant, en y regardant de plus près, c'est sa capacité fine et attentionnée à exprimer – hors des clichés et de la complaisance – ce qu'il y a d'indicible dans les drames intimes des êtres, qui frappe le lecteur. Suite à sa démarche



et à ses opinions, Wallace a souvent fait l'objet d'enquêtes ou d'interrogatoires dans son pays d'origine. Ses pièces, représentées un peu partout dans le monde, mettent en scène des coins de l'Amérique profonde, de Londres, de la Palestine occupée, du Vietnam, de Cuba ou d'Irak. Naomi Wallace n'hésite pas à traiter de sujets d'actualité épineux ou à revenir vers les chapitres hâtivement clos de l'histoire. Son écriture dramatique comme sa poésie ont été couronnées de prix prestigieux, notamment du fameux MacArthur Ge-

nius Fellowship.

«- Américaine?! - Oui, monsieur! - Touriste?! - Oui! - Combien de temps? Depuis combien de temps êtes-vous touriste?! - Pratiquement toute ma vie, monsieur! (...) As-tu jamais été amoureux?! - Oh, oui. Il y a longtemps. Quand je suis né, j'étais un être humain, tu sais. Mais on peut pas le rester toute sa vie. Il faut mourir.»

La réflexion de Naomi Wallace sur les dossiers noirs des États-Unis, autant en matière de luttes sociales, de politique interne ou externe, de racisme, ne se contente pas de contrer le tabou. Elle tisse une expression fluide et obsédante de réalités diverses coexistant dans la tension et le paradoxe. L'auteure traite des pas colossaux de l'histoire américaine foulant dans l'insouciance d'autres histoires, d'autres territoires à la stabilité précaire. L'imaginaire d'un individu, sa croyance naïve en le bien ou le mal pèsent-ils lors de grandes guerres? La force d'aimer peut-elle contrer la disparition et le massacre? Les écrits de Naomi Wallace sont en cela sans concessions, pessimistes, bien qu'empreints de fugaces éclairs d'un bonheur passé ou halluciné.

«-C'était comme un tronc. Non. C'était comme la branche d'un arbre. Voilà combien c'était lourd. Je me suis dit: Craver, tu ne portes pas ce



que tu crois porter. C'est juste un bout d'arbre. Pour faire du feu. Et tu es dans ton jardin à Hazard, dans le Kentucky (...) - L'un de ces corps que j'ai vus... Il était très... brûlés. J'ai mis mon doigt à l'intérieur de sa bouche. Je voulais le toucher à un endroit qui ne soit pas (temps) brûlé. (...) -Pourquoi on est là (temps) à tuer des Arabes?! - Par amour? Dis que c'est par amour. Ne dis pas que c'est pour le pétrole. Ne dis pas que c'est pour la liberté. J'en ai marre d'entendre ça. C'est vrai, non? Nous sommes ici par amour.»

Toutes les guerres, celles passées, présentes et à venir, qui fourmillent dans les pièces et les poèmes de Wallace ne cessent d'avoir lieu. Ils sont en cela hors temps et hors espace, et les voix des femmes et des hommes qui parlent sont en cela hors vie et mort. Exami-

nant la répétition de la destruction dans l'histoire, plus particulièrement celle des offensives américaines au Proche-Orient, en Amérique latine et en Asie, l'auteure manipule et croise des événements différents, des conflits politiques et personnels distincts, soutenus par la persistance du souvenir dans les mémoires traumatisées. À l'amnésie et au déni elle oppose la poésie. Son empathie singulière s'aventure sur les territoires de l'absurde et du cruel, sans perdre de son intensité.

«Plus rayonnant que Dieu lui-même, j'étais. Les ailes/ pendues à des pommes de pin, les os du mollet écartelés/ me tressant une couronne. Pourtant, je tombai amoureux/ D'une mortelle; non pour me reproduire, mais pour connaître/ l'amour/ de la chair bien connée/ et elle n'eut pas/ peur de moi.»

RITTA BADDOURA

## Poème d'ici



**P**edro Barros Urzúa est ambassadeur du Chili au Liban depuis mai 2008. Diplomate et avocat, il a représenté son pays dans divers postes en Turquie, en Espagne, en Inde, en France, à Genève et au Liban. Il vient de publier, dans une édition bilingue, *Beyrouth Aller-retour* aux éditions Dergham.

*Beyrouth se colle à moi  
L'été  
Sous les voiles du péché  
Et je dors si peu.*

*L'automne  
Les couleurs reviennent  
Se fixer à ma fenêtre et je marche  
Miraculeusement  
Sur l'eau qui me soutient  
Sur ses petites vagues cadencées.*

*L'hiver  
Nous élève comme une balance  
Jusqu'aux monts  
Entre les nuages et les lumières aveuglantes  
Et nous nous sentons différents, presque adultes.*

*Le printemps  
Nous lave comme une mère  
Nous sommes les fils de l'aube nouvelle  
L'eau coule de nos secrets  
Là où fleurissent les péchés  
Dans leur plus pure beauté.*

# Salah al-Hamdani, l'exilé de Bagdad

Salah al-Hamdani chante Bagdad. Elle est pour lui promesse d'amour et de mort. Il écrit comme il se souvient, d'une voix vive et directe comme une plaie jalousement gardée ouverte.

**BAGDAD MON AMOUR** et **BAGDAD À CIEL OUVERT** de Salah al-Hamdani, Écrits des Forges, 2008 et 2006, 120 et 136 p.

**BAGDAD-PARIS, ITINÉRAIRE D'UN POÈTE** film documentaire d'Emmanuelle Lagrange avec Salah al-Hamdani, France, 2008, 54 mn.

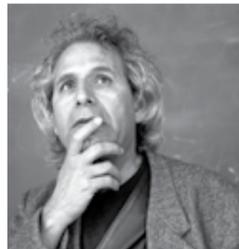
Poète et homme de théâtre, Salah al-Hamdani est né en Irak en 1951. Engagé dans l'armée irakienne, il défend les enfants kurdes arrêtés et battus et se retrouve emprisonné alors qu'il a à peine vingt ans. Ainsi, il écrit ses premiers poèmes dans la captivité. Menacé de mort et banni à sa sortie de prison, il s'exile en France laquelle portera sa

voix vers les strates intimes du poème. Il écrira alors en deux langues : essentiellement en arabe, mais quelquefois aussi directement en français. Après s'être longtemps opposé au régime de Saddam Hussein, il n'aura plus tard de cesse de dénoncer la guerre d'Irak et condamner l'occupation anglo-américaine.

*Cette maison n'est pas mienne/ Cette rue, je ne la connais pas/ Mais les nuits sont comme celles d'autrefois/ Et les étoiles assises qui gardent la ville/ Attendent dans le vide/ Comme des chiens sans maître (...) Ô Mère! Je veux retourner dans ta chair/ pour écouter les battements de ton âme/ Je veux voir de loin ce qui se passe dans une ville qui ne m'attend plus (...) Qui vais-je trouver*

derrière la porte mal fermée de ton attente? (...) Ma mère, comme la lumière/ N'a pas besoin du procès de l'obscurité/ Mais d'un peu de silence (...).

Salah al-Hamdani écrit avec pudeur. Ses vers gravitent autour de l'Irak, simplement. Ils parlent à Bagdad, de Bagdad, pour Bagdad. Ils ne tendent pas à devenir hymne ou épithape. Ils ne cherchent pas à sculpter laurier ou armes de guerre à celui qui les trace. Ils veulent seulement que les pensées qui hantent la mémoire du poète deviennent sens et son. Certains poèmes à la métrique classique se déroulent sans peine et sans relief; leur empreinte est fade mais garde néanmoins la candeur d'un cri du cœur. Étonnamment, d'autres poèmes scintillent par la discrétion tout à la fois grisante de leur rythme, l'acuité



© Stéphane Lavoue

inattendue de leurs images et la force entière de leur pensée.

*Bagdad mon amour/ (...) Je le sais, aucune blessure ne mérite une guerre/ Voilà mon malheur/ comme une virgule verrouillant un trait d'encre (...)/ Bagdad mon amour/ j'étais accroupi dans le*

*coin de la page/ à l'abri des jours arides, loin des torrents de sang/ qui emportent le nom des fusillés/ avec le silence des hommes.*

Al-Hamdani est ce poète qui berce sa terre, à la fois linceul serré contre soi et enfance infinie aux amours éperdues et fragiles. Il se languit d'elle et se console en elle. Il s'en souvient telle qu'elle est au présent et son exil fonde par la distance géographique, les perturbations temporelles. Le présent de Bagdad, al-Hamda-

## Le clin d'œil de Nada Nassar-Chaoul Voyage, voyage

Le portait pour Beyrouth est le plus éloigné, relégué tout au fond de l'immense salle d'attente de l'aéroport Charles de Gaulle, du côté des lignes aériennes dites «sensibles». Sur les sièges design qui en ont vu d'autres, des Libanais avachis guettent le vol libérateur qui les emportera vers le joyeux désordre du Liban.

Il y a là l'inévitable mère qui, de retour du Canada, vante à sa voisine émerveillée la carrière fulgurante de son fils à Montréal, un véritable «raïs», beau, riche et célèbre, «tous les Libanais jurant par son nom», avant que l'on apprenne, au détour d'une phrase, qu'il s'agit d'un brave chauffeur de taxi, au noir... Une autre figure classique est celle de la belle-mère dont le fils chéri, émigré aux Amériques, vient d'être nouvellement père. N'ayant jamais pris l'avion, elle a tenu quand même à assister sa belle-fille américaine – qui n'en demandait pas tant – en ces moments historiques. Encombrante et encombrée de ballots divers, elle distribue à la ronde les photos d'un petit-fils blondinet qu'on ne dirait jamais originaire de Ain Zahra. Condamnant à la fois les méthodes d'accouchement américaines, l'absence de «meghli» dans ce pays de sauvages et les belles-filles «étrangères-mais-gentilles», et forte de son expérience, elle recommande chaudement aux braves dames qui l'entourent

le recours à une bru locale.

C'est le moment que choisit une jeune Beyrouthine branchée pour débarquer, ployant sous le fardeau de ses nombreux sacs siglés, ayant visiblement dévalisé le «Duty free». Juchée sur des talons aiguilles, entièrement refaite et évidemment blonde, elle jette un regard de commisération au troupeau peu glamour des mères et décide de s'installer le plus loin possible, du côté de la première classe. Celle-ci est peuplée de faux traders en costards qui se donnent des airs de Wall Street, manipulant sans cesse leur portable, très désireux de nous faire croire qu'ils gagnent des millions à chaque fois qu'ils pianotent sur leur clavier. On commence à comprendre comment la bulle financière a explosé.

Bon retardataire, l'étudiant libanais fait son apparition. Mal rasé, mal peigné, les yeux hagards à force d'avoir veillé pour ses examens, il traîne une lourde valise que l'on soupçonne de contenir exclusivement du linge sale. Un cadeau peu ragoûtant que la malheureuse Soma se fera cependant une joie de laver, trop heureuse d'accueillir pour quelques jours l'héritier de la famille. Celui-ci, l'estomac bourré de pizzas congelées et de cocas tièdes, ne rêve pour le moment que d'un bon plat de feuilles de vigne farcies.

## Un hymne à l'amour

Homme de lettres vivant entre Paris et Beyrouth, Ahmad Mansour a récemment publié un recueil intitulé *Cantique à Monique* (éd. Atlantica), véritable hymne à l'amour et à une Française vénérée pendant un quart de siècle. Écrit dans un style simple, ce recueil est l'expression d'une passion folle où le poète, obsédé par sa muse, n'envisage plus de vivre sans elle. «La liberté ce n'est que nous», écrit-il, *mouvant deux ailes unies. Tu vis en moi, je vis en toi à l'infini*. Un recueil émouvant qui, depuis le départ de Monique, reste le seul témoin d'une belle et tragique passion. André Breton avait raison: «Les mots font l'amour»!

A. N.



D.R.

## Nouvelles

### Quand les dieux regardaient ailleurs

**BEYROUTH ALLER-RETOUR** de Rosine Makhlof, Wael Barakat, Caroline Hatem et Antoine Abi-Aad, Dar el Saqi, Beyrouth, 2010.

«Rosine, Caroline et Wael se sont croisés à Paris et n'avaient que le Liban à la bouche...» Ils se sont rejoints par l'écriture, «se passent leurs écrits, commentent, rectifient, une communauté d'écriture s'est spontanément formée». Ils adoptent les calligraphies ludiques d'Antoine Abi Aad, bien à l'affût de cette «hybridation des langues» que les Libanais pratiquent si naturellement au quotidien, et voilà le projet qui prend corps: un recueil original avec l'artiste graphique à l'appui, six nouvelles écrites initialement en français, traduites en arabe et publiées dans les deux langues par les soins des éditions Saqi, deux pour chacun des trois auteurs qui affirment ainsi avec brio leur entrée dans le paysage littéraire francophone. Venus d'horizons pas toujours propices à l'écriture, l'ingénieur et consultante financière (Rosine, prix Forum des femmes de la Méditerranée pour la nouvelle), l'urbaniste (Wael) et la comédienne et danseuse (Caroline, déjà gagnante de la médaille d'argent du concours de la nouvelle aux Jeux de la francopho-

nie) ont en commun ce penchant vers une écriture sobre, presque blanche, sur laquelle se détachent des destins féminins pathétiques sous la plume de Rosine Makhlof, des profils de garçons déjantés signés Wael Barakat et des scénarios tendres ou tourmentés d'amour fougueux ou d'intolérance par Caroline Hatem.

Si la nouvelle est, à ce qu'on dit, l'art de la chute, les deux textes de Rosine Makhlof opèrent un atterrissage touchant mais dramatique. L'accumulation des indices euphoriques semble ici condamnée à un retournement inattendu mais inscrit dans l'impossibilité de parfaire un rapport inégal: la jeune femme et sa domestique de maison ou la célibataire en mal d'amour et l'homme marié. Quand pour l'abdominoplastie on vend «quelques bijoux laissés par maman» ou quand on voit rouge sang si la petite Népalaise se pavane devant le miroir dans notre robe de soie verte, c'est un pan de la petite vie beyrouthine qui nous est ainsi amèrement conté.

Un libraire et un vendeur de climatiseurs comparent leur déprime sur fond de guerre de juillet 2006 entre le Hezbollah et l'État hébreu, une ancienne de «Sup de Co» de Paris,

poussiérophobe en plus, s'offre une relation passagère entre Gemmayzé et Yarzé Country Club, avec un jeune homme amateur de poker électronique et pressé de rentrer à Paris: c'est une certaine jeunesse beyrouthine qui cherche ses marques que nous rappelle Wael Barakat avec parfois des crochets directs.

Caroline Hatem creuse dans les possibilités et les impossibilités de Beyrouth avec ses Fantômes d'exception, une histoire d'amitié et d'ostracisme violent, et se penche sur la rue pour suivre l'architecte solitaire et Marie Asturian, ou Michel qui «fait de la ménagère une Simone de Beauvoir». Une tendre histoire d'amour qui se termine avec une intense émotion dans la bouche de l'homme: «Elle s'éloigne sur la chaussée, une princesse que j'ai retournée dans tous les sens, sortie de son navire, la coïncidence entre ce corps inventé et cette femme qui traverse la rue me prend à la gorge...»

Ces textes, narrés pour la plupart à la première personne, illustrent une manière d'être et d'écrire aujourd'hui à Beyrouth et soulignent pour chacun des auteurs une sensibilité et une approche particulières, mais surtout prometteuses.

J. D.

# Kalamon, arabophone et indépendante

Un groupe d'intellectuels lance à Beyrouth un magazine culturel indépendant, Kalamon, dont le numéro « zéro » vient de paraître. Ouverte à tous les courants de pensée et d'opinion, cette nouvelle publication arabophone aspire à désenclaver la scène culturelle, loin de tout prosélytisme idéologique ou politique...

**A**venturiers mais dépourvus d'illusions, réalistes sans être désenchantés, plusieurs intellectuels basés à Beyrouth ont récemment fondé un magazine culturel, arabophone et indépendant. Le numéro « zéro » de ce nouveau trimestriel baptisé *Kalamon* – titre d'un ouvrage d'Ahmad Beydoun et enchaînement de lettres dans l'ordre alphabétique arabe – vient de paraître, à titre d'essai, afin de sonder la réaction des lecteurs et des milieux médiatiques et intellectuels, de recueillir leurs appréciations et de peaufiner le projet avant la parution du premier numéro prévue pour l'automne 2010.

Bien que ce projet demeure à ses premières étapes, son enjeu est de taille. En effet, même si les membres du comité de rédaction n'ont pas la prétention d'aspirer au changement à travers leur jeune

périodique, le succès du magazine ne manquera pas d'insuffler une nouvelle vie à la presse culturelle arabophone, aussi bien au Liban que dans la région. Car à l'exception de quelques publications universitaires adossées au soutien d'institutions académiques, ce secteur est pratiquement réduit au néant depuis la disparition, sinon l'affaiblissement considérable de la plupart des périodiques qui ont fait sa gloire au cours de la deuxième moitié du siècle dernier.

## Au-delà de la politique

L'originalité, le caractère innovant de *Kalamon* procèdent du fait que le magazine est conçu comme une plateforme culturelle ouverte et non comme l'outil d'un militantisme politique, contrairement à la plupart des périodiques qui ont brillé sur la scène culturelle libanaise et arabe. En effet, *al-Tarik* appartenait clairement à la mouvance marxiste et revendiquait une identité communiste sans ambages alors qu'*al-Adab*, qui s'inscrit dans la trame du nationalisme arabe, continue de paraître mais a perdu son aura d'antan. De son côté, *Dirassat Arabiyya* a tenté de conjuguer panarabisme et militantisme de gauche, et l'incontournable *Chi'r* s'est donné pour mission de promouvoir les valeurs d'une certaine modernité à travers l'innovation poétique.

Certes, plusieurs des membres du comité de rédaction de *Kalamon* partagent un passé d'anciens militants de gauche et la majorité sinon la totalité d'entre eux est connue par son opposition opiniâtre à l'axe dit de la *moumanaa* ou du moins par sa proximité avec l'intifada de l'indépendance en tant que mouvement populaire et non comme coalition de partis politiques. Pourtant, ce n'est pas un socle d'opinions politiques mais un besoin d'une tribune libre « où l'on peut exprimer ce que l'on ne peut pas

écrire ailleurs » qui les pousse à fonder *Kalamon*. « Le refus d'une certaine idéologie qui nous rapproche n'est pas une idéologie en lui-même », indique ainsi Bachar Haïdar.

De son côté, Hazem Saghih explique ne pas vouloir « défendre une cause particulière au détriment d'une autre », mais aspirer à créer un espace où toutes « les questions essentielles » ayant trait à la culture, à la religion, à la philosophie, à l'art et au sexe peuvent être évoquées, débattues, analysées, disséquées en toute liberté.

« Nous avons appris de nos expériences passées de ne pas nous livrer au prosélytisme idéologique, ajoute-t-il. Notre ambition est de dépasser la tendance totalitaire à vouloir résumer la vie culturelle à une seule question et d'édifier des ponts entre différentes générations culturelles. Les pages du magazine sont donc ouvertes à toutes les contributions, quelles que soient les affinités politiques de leurs auteurs. »

« D'ailleurs, nous avons dépassé l'âge de croire que l'on peut défendre une idée ou une opinion bien définie, et ce qui nous rassemble est bien plus hypothétique que concret et ancré dans la réalité », renchérit Abbas Baydoun. Le poète reconnaît toutefois être à l'origine de l'idée de publier un article politique dans chaque numéro, « car un magazine ne peut pas se contenter de créer une ambiance et doit avoir un objet ». Lequel article demeure orphelin dans le numéro « zéro » qui propose, dans un format sobre, des articles de réflexion sociologique, de pensée politique, de critique littéraire ou musicale, d'étude historique, d'analyse cinématographique ainsi que de textes de fiction romancée.

Mais *Kalamon* n'est pas pour autant aseptisé sur le plan politique. « Le magazine a pour ambition de susciter un

débat aussi large et diversifié que la vie elle-même », souligne Hazem Saghih. « Cet objectif requiert un esprit de rébellion permanente contre les velléités d'ostraciser l'autre qui est inhérente à la conscience totalitaire moderne ainsi qu'à la conscience tribale et clanique ancestrale », ajoute l'éditorialiste du Hayat. Et malheureusement, nous affrontons dans l'espace culturel aujourd'hui ce qu'il y a de pire dans l'esprit moderne et dans la tradition ancestrale. »

## Culture et bourgeoisie

Le corollaire immédiat de ce refus unanime des fondateurs du magazine de le transformer en fer-de-lance d'une cause donnée est que les membres du comité de rédaction rejettent catégoriquement tout financement qui mettrait en péril l'indépendance éditoriale de *Kalamon* ou serait conditionné à la défense d'une certaine ligne politique. Contrairement aux rumeurs colportées par certains quotidiens, les 2 000 exemplaires du numéro « zéro » ont été financés uniquement par un don de la fondation Cedrona ainsi que par les propres deniers des fondateurs. Pour financer ses prochaines éditions et assurer sa pérennité, le magazine compte sur les abonnements ordinaires ainsi que sur les donations inconditionnelles d'individus ou d'institutions sensibles à la culture.

« Il s'agit là d'un examen pour la rationalité des pourvoyeurs de fonds locaux », affirme Hazem Saghih à cet égard. « Notre projet permettra de voir si nous avons une véritable bourgeoisie ou de simples détenteurs de capitaux, ajoute-t-il. La différence entre les deux catégories est que la première œuvre pour le changement, non pas par amour de la modernité mais parce qu'elle sait qu'une société plus rationnelle et plus stable est mieux à même de servir ses intérêts. Ainsi, l'industriel italien Gianni

Agnelli a œuvré pour le développement du sud de l'Italie simplement parce qu'il savait qu'une amélioration des conditions de vie de la population de cette région renforcerait le pouvoir d'achat des consommateurs et lui permettrait de vendre davantage de voitures de la marque Fiat. C'est à ce niveau que se croisent les intérêts du milieu culturel et de la sphère des affaires. »

Les premiers signes sont encourageants vu que le magazine a reçu plus de 140 demandes d'abonnement émanant de l'étranger dès la première semaine suivant la mise en ligne du numéro « zéro » sur le site [www.kalamon.org](http://www.kalamon.org).

Y aura-t-il donc suffisamment de lecteurs et de donateurs pour assurer la viabilité du magazine et lui épargner le sort de la majorité des autres publications culturelles arabophones du Liban, condamnées à disparaître ou à devenir irrégulières, faute de moyens de subsistance ?

« Rien n'est encore certain, répond Abbas Baydoun. Nous sommes en train de tester nos rapports avec le marché de la culture et la demande pour les produits culturels. À mon avis, la lecture du magazine est amusante et ludique et je n'ai qu'un seul espoir, celui de pouvoir partager ce plaisir avec d'autres. »

MAHMOUD HARB

\* Le comité de rédaction du magazine est composé de: Ahmad Beydoun (historien et sociologue), Bachar Haïdar (chef du département de philosophie à l'Université américaine de Beyrouth), Hazem Saghih (journaliste au Hayat), Houssam Itani (journaliste au Hayat), Hassan Daoud (romancier), Rabih Mroueh (metteur en scène et acteur), Samer Frangié (enseignant à l'AUB), Abbas Baydoun (poète et journaliste au *Safir*), Azza Charara Beydoun (professeur à la retraite) et Manal Khodr (journaliste télé et actrice).

## Le livre de chevet de Farouk Mardam-Bey



LES MU'ALLAQÂT  
(les grandes odes préislamiques)

Quelles soient authentiques, autrement dit l'œuvre de poètes bédouins de l'Arabie préislamique, comme on s'accorde à le reconnaître de nos jours, ou bien forgées en Irak, au VIII<sup>e</sup> siècle, par des grammairiens de Basra ou de Koufa, comme l'a longtemps soutenu un certain orientalisme hypercritique, ces sept, neuf ou dix odes sont proprement miraculeuses. Tout en faisant partie du plus ancien corpus de poésie arabe qui nous soit parvenu, elles frappent d'abord par leur caractère achevé. Cette langue si riche et si précise, cette prosodie complexe, ce jaillissement ininterrompu d'images éblouissantes, laissent supposer une longue évolution antérieure dont nous ne connaissons probablement jamais les étapes successives. Plus miraculeuse encore, dans cette société tribale où la survie des groupes dépend de leur esprit de corps, est l'affirmation par le poète de son extrême solitude. S'il est souvent le chantre de sa tribu, et parfois outrageusement, il est aussi et surtout le chevalier sans peur, le sage désabusé, le jouisseur impénitent, l'individu libre qui clame sa différence. Sa vision du monde, foncièrement tragique, transcende le système de valeurs tribal. S'il relate ses aventures féminines, ses amours se réduisent à quelques instants de plaisir, inévitablement suivis d'une rupture. S'il décrit la faune et la flore du désert – et avec quel luxe de détails ! –, il n'est sur terre qu'un voyageur qui passe son chemin. Et quand il s'arrête devant les ruines d'un campement, thème obligé par lequel commence tout poème, ce n'est pas seulement pour se lamenter sur l'absence de la femme aimée, mais pour méditer, dans un état de totale désespérance, sur le néant qui guette toute entreprise humaine. Jamais peut-être, comme l'a noté Alain Badiou, on a exprimé la déréliction avec autant de force et de constance.

Traduction française: *Les Mu'allaqât*, les sept poèmes préislamiques, traduits et commentés par Pierre Larcher, Fata Morgana, 2000. Lire aussi, par le même traducteur, les trois autres odes (celles de Ashâ, Nâbigha et 'Abîd) *Le Guetteur des mirages*, cinq poèmes préislamiques, Sindbad, Actes Sud, 2004. Et voir de Salam Kindi, préfacé par Alain Badiou, *Le Voyageur sans Orient*, Sindbad, Actes Sud, 1998.

## Témoignage

### Haiti après le désastre

HÂITI PARMIS LES VIVANTS, collectif, Actes Sud, 184 p.

« **R**ue peut la littérature devant les grands malheurs? Rien, mais surtout pas se taire. Avec nos morts, avec nos mots, nous qui sommes revenus du déluge de pierre, écrivons pour trouver une place dans le monde des vivants. » Ainsi parle Lyonel Trouillot, qui vit à Port-au-Prince et qui a tenu pendant une semaine sur le site du magazine français *Le Point* le carnet de

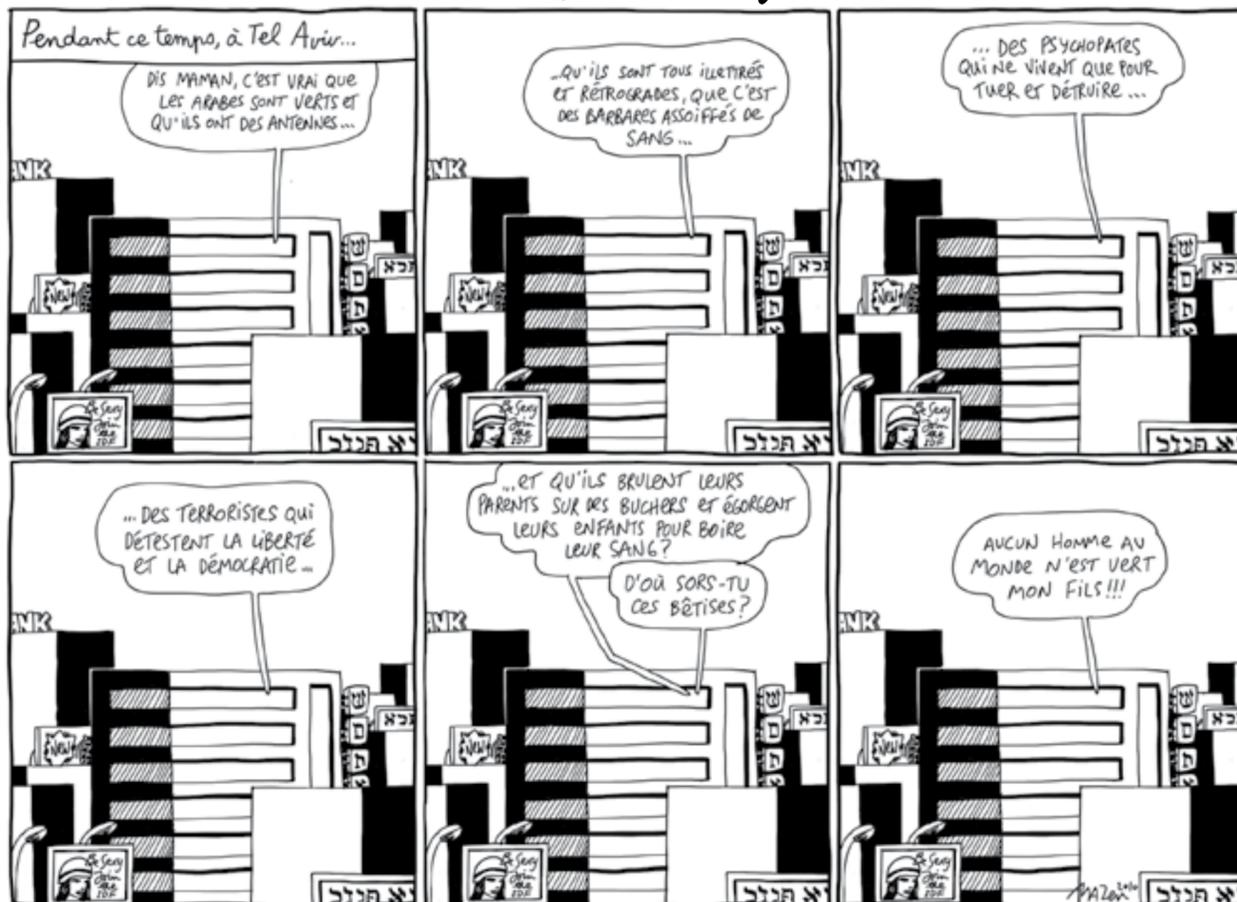
bord de l'immédiat après-séisme. Lignes sèches mais poignantes, poignantes sans doute parce que sèches. Car si « on ne peut pleurer tant de morts en même temps », on ne peut pas non plus « choisir dans le tas ». Les maisons aussi sont mortes, « les maisons aussi ont de drôles de façons de mourir », et il sera difficile de se faire aux nouvelles maisons qui viendront remplacer celles qui ne sont plus. Quant aux objets, on ne fera jamais le compte de ceux « qui ne font plus partie de nos paysages intérieurs ». Trouillot

tente donc de tenir la chronique d'un quotidien qui ne l'est plus, et dont les pères et les gestes familiers ont été ensevelis sous les décombres. Dany Laferrière a lui aussi pris la plume dans l'immédiateté du choc pour dire comment ce désastre « aura fait apparaître, sous nos yeux éblouis, une forêt de gens remarquables que les institutions (l'État, l'Église, la police et la bourgeoisie) nous cachaient ». Michel Le Bris, sur place au moment du séisme à la veille de l'ouverture de la deuxième édition du festival « Étonnants voyageurs en Haïti », raconte l'« immense clameur » qui a retenti dans la rue quand Frankétienne, le géant des lettres

haïtiennes, est apparu sain et sauf malgré l'effondrement partiel de sa maison: « *Le poète est vivant* », entendait-on de toutes parts. Car ici, dit-il, « les poètes sont des dieux vivants ». La deuxième partie de l'ouvrage rassemble, du récit au poème, des textes de création tels qu'ils ont été produits, dans les semaines suivantes, par des écrivains et des membres de l'Atelier du Jeudi Soir. Tous ont tenté de mettre en mots l'impact de cette catastrophe, l'incommensurable souffrance et l'injonction, pourtant, de continuer à vivre et à raconter.

G.M.

## Mazen Kerbaj



## Questionnaire de Proust à Paul Chaoul



**N**é en 1942 à Beyrouth, poète, critique littéraire, Paul Chaoul est actuellement rédacteur en chef de la page culturelle du quotidien *al-Mustaqbal*. Outre ses nombreux recueils de poèmes dont *La boussole du sang*, *Les feuillets de l'absent*, *Visage qui sombre*, *La mort de Narcisse*... il a publié deux livres sur la culture maghrébine moderne et l'art dramatique arabe. Il a écrit également des pièces de théâtre comme *Choukri le suicidaire* et *Le visiteur*. Chaoul est l'auteur d'une anthologie de poésie française: *Le livre de la poésie française contemporaine*; 1<sup>re</sup> édition (1900-1980), Dar Attalia'a, Beyrouth, 1981; 2<sup>e</sup> édition augmentée (1900-1985), Dar al-Farabi, 1986. Il prépare une troisième édition, couvrant les années 1900-2000. Vient de paraître à Beyrouth son dernier recueil de poésie: *Comme un long mois d'amour*, éd. Riad el-Rayess.

- **Quel est le principal trait de votre caractère?**  
Passionné.
- **Votre qualité préférée chez une femme?**  
La transparence.
- **Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis?**  
La fidélité.
- **Votre principal défaut?**  
Impulsif et irascible.
- **Votre occupation préférée?**  
Lire et écrire.
- **La route de bonheur?**  
Volitude.
- **Quel serait votre plus grand malheur?**  
Perdre un ami.
- **Ce que vous voudriez être?**  
Metteur en scène.
- **Le pays où vous désireriez vivre?**  
Paris, pour ce qu'elle était.
- **Vos auteurs favoris en prose?**  
Pierre Guyotat pour son œuvre *Tombeau pour cinq cent mille soldats*, Céline et Faulkner.
- **Vos poètes préférés?**  
Shakespeare sans pareil.
- **Vos héros dans la fiction?**  
Don Quichotte.
- **Votre héroïne dans la fiction?**  
Alice au pays des merveilles.
- **Vos peintres favoris?**  
Amine el-Bacha.
- **Vos héros dans la vie réelle?**  
Raymond Eddé.
- **Vos prénoms favoris?**  
Hazem et Laurence.
- **Ce que vous détestez par-dessus tout?**  
Le mensonge.
- **Le caractère historique que vous détestez le plus?**  
Hitler.
- **La réforme que vous estimez le plus?**  
La laïcité.
- **L'état présent de votre esprit?**  
J'attends que mon corps reprenne son rythme après l'opération.
- **Comment aimeriez-vous mourir?**  
En dormant... Dormir c'est mourir un peu.
- **Le don de la nature que vous aimeriez avoir?**  
Aucun.
- **Les fautes qui vous inspirent le plus d'indulgence?**  
Toutes.
- **Votre devise?**  
Lutter désespérément...

# Régis Debray écrit à un ami israélien

À UN AMI ISRAËLIEN, AVEC UNE RÉPONSE D'ÉLIE BARNAVI de Régis Debray, Flammarion, 2010, 160 p.

Ce texte incisif se présente lui-même comme une réponse à un ouvrage récent d'Élie Barnavi, historien et ancien ambassadeur d'Israël en France. Régis Debray s'exprime avec une grande liberté de ton, homme indépendant qu'il est. Il résume d'abord l'argument de la disproportion entre l'intérêt porté sur le dossier palestinien et les grands drames de notre temps ailleurs dans le monde. L'affaire Dreyfus qui a failli provoquer une guerre civile en France était disproportionnée par rapport à cet enjeu. Israël se revendique comme appartenant à l'Occident, un Occidental doit avoir le droit d'en parler de façon critique.

La question est moins de savoir si l'État d'Israël est né d'une injustice, l'expulsion des Palestiniens en 1948, car après tout, toutes les collectivités humaines ont commis dans l'histoire de grandes injustices, mais de la poursuite de la perpétration de cette injustice après 1967 sous la forme de l'occupation et de la colonisation que l'on cherche à dissimuler par de multiples ruses de vocabulaire. L'utopie socialiste des origines s'est inexorablement transformée

Lettre adressée à Élie Barnavi, auteur des *Religions meurtrières*, Régis Debray pose des questions essentielles sur des sujets brûlants comme Israël et la Palestine, le statut des Juifs et la question de l'antisémitisme en France. Un ouvrage qui ouvre le débat, avec rigueur et avec liberté.

en une alliance du libéralisme économique et de la religion: «L'encastrement d'une nationalité dans une religion avec une armée dont les troupes d'élite prêtent serment devant le mur d'Hérode, et où beaucoup de recrues portent la kippa, n'augure rien de très prometteur.»

L'antisémitisme en France et en Europe est en voie de disparition, ce qui en reste n'a rien à voir à ce qui existait encore il y a quelques décennies et est surtout un ricochet du conflit palestinien dans des populations issues de l'émigration: «L'addition d'hurluberlus qui s'ignorent – à savoir un évêque pré-historique, un petit caïd psychopathe, un chansonnier et deux paranoïaques – ne fait pas un réseau susceptible de faire planer l'ombre du Vel d'Hiv et du commissariat aux Affaires juives sur la France de 2010.»

Régis Debray exerce un véritable rappel à l'ordre dans les domaines du vocabulaire: «Dans nos sociétés qui se gargarisent du mot "complexité", le mono-idéique triomphe par la magie du trait d'union: pour simplifier le pro-

pos, il ramasse et contracte. Après le judéo-bolchevique, l'hitléro-troskiste, voici l'islamo-fasciste.»

La Shoah, loin d'être renvoyée dans le passé, est plus que jamais commémorée par des musées, des lieux de mémoire et des célébrations. Le danger est ailleurs: «Le souvenir ressassé du crime contre l'humanité relativise le crime de guerre, l'absolu excuse le relatif.» On oublie les autres victimes de l'histoire et on s'enferme entre soi: «Remparés à l'intérieur d'une victimité fortresse, les ayants droits n'ont plus d'yeux ni d'oreilles que pour leurs propres souffrances.»

Régis Debray donne avec un grand bonheur d'écriture son témoignage personnel en passant d'un pays à l'autre: «Quand on est passé par Beyrouth-Est, et ce qui reste de Sabra

et Chatila, par le Liban-Sud où on a vu des dizaines d'enfants amputés par vos bombes à fragmentation restées enfouies dans la glaise, et par les chambres de torture à Khiam où opéraient vos supplétifs, par Kenitra en ruine au pied du Golan, par les camps jordaniens, et qu'on débarque à Tel-Aviv, on se sent affecté d'un strabisme divergent. Un split screen sous les paupières. On écoute, aux terrasses de café, des gens fort sympathiques convaincus qu'ils sont en train de sauver l'enfant du ghetto de Varsovie à casquette et mains en l'air, alors que d'autres honnêtes gens, pendant des semaines, vous ont dépeint les premiers avec force détails sous les traits

de la brute disciplinée tenant l'enfant en joue, à droite de l'illustre photo.»

L'auteur conteste l'idée de Barnavi

d'une pax americana imposée aux acteurs récalcitrants. L'Occident ne peut rien faire. L'inconscient des États-Unis est la Bible, celui de l'Europe croyante la Shoah. La seule espérance est que l'on n'est pas prisonnier du passé et que l'on peut choisir ses ancêtres.

Barnavi se prétend à la fois sioniste et pro-palestinien. La revendication palestinienne est un sionisme inversé. Pour le reste, de façon parfois peu convaincante, il tente d'atténuer certaines des conclusions de Régis Debray. En ce qui concerne la solution politique, il s'en tient à un raisonnement simple. Les acteurs sur le terrain n'arriveront jamais à une solution satisfaisante, d'où la nécessité d'une intervention extérieure qui ne peut être que celle des États-Unis.

Lire Régis Debray, c'est éprouver un sentiment de jalousie et d'envie devant la force de ses analyses et surtout ses qualités de grand écrivain qui sait dire bien en peu de mots ce que d'autres diront en beaucoup et moins bien.

HENRY LAURENS

# Fils de Dieu et Fils de l'homme

Pour vous qui suis-je? Dans *Comment Jésus est devenu Dieu*, Frédéric Lenoir reprend cette question du Christ à ses disciples et passe au crible quatre siècles d'intenses débats et de querelles d'interprétation autour de l'identité de Jésus; fil rouge du développement du christianisme.

COMMENT JÉSUS EST DEVENU DIEU de Frédéric Lenoir, Fayard 2010, 300 p.

Si l'identité de Jésus est aujourd'hui «la même pour les protestants que pour les catholiques et les orthodoxes», le dogme trinitaire demeure opaque pour bien des chrétiens...

Lenoir commence par un retour aux Écritures; par ce que Jésus dit de Lui-même (Il n'a jamais dit qu'Il était Dieu, même s'Il a laissé planer le doute sur Son identité véritable); par les divers titres dont Il est gratifié dans les Évangiles; par les écrits de Pierre, Paul et Jean qui aboutiront au concept d'incarnation. L'auteur pose les questions soulevées par ce concept, «et plus généralement par la divinité du Christ: comment Dieu peut-Il épouser la nature humaine? Dieu a-t-Il souffert et est-Il mort en Jésus-Christ? Si Jésus est Dieu fait homme, quel est Son rapport avec le Père? Et avec l'Esprit Saint?» Très scrupuleusement, Lenoir égrène les différentes doctrines qui ont foisonné durant les premiers siècles du christianisme: le docétisme, l'adoptionisme, le monararchie et le modalisme, le subordinatisme, le gnosticisme, le manichéisme...

S'il explore par ailleurs tous les aspects du christianisme de ces premiers siècles, tels que la prédication, l'ouverture aux païens, la rupture avec le judaïsme, les débuts d'une *christologie balbutiante* (ascendante et descendante), l'impopularité et la persécution des chrétiens, l'élaboration progressive d'un canon unique et les textes apocryphes... son ouvrage reste obstinément centré sur l'identité de Jésus. Identité qui fut définie par quatre grands conciles.

Le concile de Nicée, consacré au *mystère trinitaire*, donne naissance au premier symbole chrétien et établit la pleine divinité du Fils: «Vrai Dieu né du vrai Dieu... Engendré non pas créé», méritant une totale équivalence avec le Père. Ce concile condamne l'arianisme pour qui le Christ est un dieu second.

Le concile de Constantinople rajoute au credo une formulation reconnaissant la consubstantialité du Saint-Esprit. Ce symbole dit Nicée-Constantinople est le credo actuel des chrétiens.

Le concile d'Ephèse condamne le nestorianisme qui distingue les «deux natures du Christ, l'une humaine, l'autre divine», mais refuse de les confondre; et reconnaît à la Vierge Marie le titre de *Christotokos* «Mère du Christ» mais pas celui de *Theotokos* «Mère de Dieu».

Le concile de Chalcédoine établit que «le Christ est complet quant à la divinité et quant à l'humanité, il est donc consubstantiel au Père et aux hommes».

Lenoir met en exergue le rôle joué par le pouvoir politique et les empereurs Constantin, Théodose 1<sup>er</sup> et Théodose II ainsi que l'importance des intérêts personnels, la rivalité entre les Églises d'Antioche et d'Alexandrie mais aussi entre les Églises d'Occident et les Églises d'Orient... Il souligne, avec justesse, que de nombreuses voix divergentes frappées d'hérésie furent étouffées à coups d'anathèmes et d'excommunications. Et l'auteur de conclure que si d'aucuns pourront se montrer sceptiques, au regard des circonstances qui ont présidé aux décisions des conciles, d'autres affirmeront que «Dieu écrit droit avec des lignes courbes» et qu'«Il s'est servi même des contingences personnelles et politiques pour aider l'Église à mieux appréhender l'identité du Christ».

Si Dieu écrit droit avec des lignes courbes, il faut croire qu'Il Lui arrive également d'emprunter la plume du directeur du *Monde des religions*. En effet, si Lenoir égratigne quelque peu certains dogmes, il ne le fait pas de manière sacrilège; pas à la manière d'un Dan Brown. Pas dans le but délibéré de discréditer en mêlant intimement le vrai et le faux, mais, au contraire, dans un authentique souci de vérité. Or, n'est-ce pas précisément à cette vérité que le Christ est venu «rendre témoignage» (Jn 18, 37) et de laquelle Il a dit «vous connaîtrez la vérité et la vérité fera de vous des hommes libres» (Jn 8,32)?

Lenoir nous rappelle ici que la connaissance approfondie de la religion chrétienne n'est pas l'apanage du clergé. Le Christ Lui-même n'a-t-il pas tout entrepris pour affranchir les hommes de son temps de leur ignorance et pour les instruire? En prêchant inlassablement dans le temple mais surtout sur les chemins, en illustrant son enseignement par des paraboles, en révélant le sens caché des Écritures...

Interrogé sur le premier commandement, le Christ répond: «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée» (Mt 22,37). Si l'amour prime, la réflexion n'est, en aucun cas, proscrite; elle est même souhaitable! De fait, un esprit instruit et éclairé n'aime-t-il pas bien mieux, et en toute connaissance de cause, qu'un esprit qui s'enferme dans une foi aveugle?

LAMIA EL-SAAD

# S'imprégner du passé pour imaginer l'avenir

MÉMORIAL DU LIBAN - TOME 7 - LE MANDAT D'ÉLIAS SARKIS 1976-1982 de Joseph Chami.

Dans la série *Le Mémorial du Liban*, à la fois chronique, analyse et album d'images du Liban contemporain, Joseph Chami vient de publier un nouveau titre consacré au mandat du président Élias Sarkis (1976-1982). L'ouvrage s'ajoute à six autres titres, consacrés chacun à un mandat présidentiel, sans oublier l'album initial *Du Mont-Liban à l'Indépendance* (1860-1943).

«Il est indispensable d'être imprégnés du passé, que ce soit pour imaginer l'avenir ou pour juger le présent», relève l'auteur de la série, un chroniqueur et chercheur indépendant, bien connu pour sa carrière journalistique à *L'Orient-Le Jour* et au bureau de l'AFP à Chypre.

Pour mesurer l'importance de cette séquence historique de l'histoire du Liban contemporain, contentons-nous de rappeler que le mandat Sarkis, c'est notamment les assassinats de Kamal Joumblatt (1977), de Tony Frangié (1978) et de Bachir Gemayel (1982), et donc un compendium aussi bien des ingérences

étrangères au Liban que de nos propres folies. Le mandat Sarkis est en outre marqué par deux invasions israéliennes (1978 et 1982), et conclut d'une certaine façon la fin d'une phase historique d'indépendance.

«Nous devons revenir en arrière pour savoir comment est née cette république dont nous suivons les cours historiques», précise l'auteur. Avec le tome 7, nous arrivons à ce que j'estime être la fin du Liban indépendant. Certes, toutes les apparences extérieures indiquent que nous le sommes encore, mais en fait, nous ne le sommes plus. Et c'est normal, vous n'êtes plus indépendants quand une armée étrangère s'installe aux portes du palais présidentiel de votre pays.»

Joseph Chami, confie avoir écrit sa série «par besoin personnel», pour régler ses comptes avec une actualité dans laquelle les Libanais étaient immergés au point de ne plus en distinguer les contours. On ne peut que lui en savoir gré. Comme les précédents, l'ouvrage couvre l'événement, tout en le commentant à l'aide de perspectives historiques ou d'éclairages analytiques où l'on voit à l'œuvre les acteurs du drame historique: Syrie, Égypte, Is-

# Management et éthique

100 PISTES POUR UN MANAGEMENT ÉTHIQUE de Maya Ghosn-Barreau, éd. *Management & Société* – EMS, 230 p.

Dans son ouvrage *100 pistes pour un management éthique*, Maya Ghosn-Barreau nous convie à un jeu de piste à emprunter plus d'une fois: on ne le lit jamais de la même manière. Ce lexique éclaire des concepts aussi divers que «Contrôle», «Engagement» ou «Intelligence émotionnelle», tous abordés sous l'angle du monde de l'entreprise d'aujourd'hui.

Mais, que veut dire tout d'abord le mot «éthique»? Rappelons que les Grecs appelaient *ethos* l'ensemble des normes en vigueur dans une société, normes qui représentaient les valeurs morales transmises de génération en génération. Plus près de nous, Paul Ricœur, dans son ouvrage *Soi-même comme un autre* (éd. Le Seuil), parle de complémentarité entre les notions d'éthique et de morale, puisque la première implique la «visée d'une vie accomplie sous le signe des actions estimées bonnes» et la seconde «l'articulation de cette visée dans des normes universelles» comportant nécessairement un caractère obligatoire. Pour l'auteure de *100 pistes...* il s'agit de distinguer l'éthique de la morale ou de la déontologie, pour comprendre «l'ensemble des valeurs qui sous-tendent un comportement jugé positif selon certains critères (responsabilité,



D.R. empathie, solidarité). Les fondements sont ainsi posés.

Voyons, par exemple, comment est abordée l'évaluation. Quel manager n'a pas eu à se confronter à cet exercice, dans lequel il se doit de «noter» un collaborateur par rapport à un système de critères, et dont dépendront à la fois la rémunération et la mobilité de l'employé au sein de l'entreprise? *100 pistes...* nous décrit trois types d'évaluation (qu'elle soit sommative, formative ou formatrice) que le manager devra garder en tête pour maximiser le bénéfice pour toutes les parties concernées: la personne évaluée, l'instance d'évaluation (manager ou responsable des ressources humaines) et l'entreprise. Comme

raël, Ligue arabe, grandes puissances, l'ONU, etc.

Avec le recul du chercheur, que pense Joseph Chami de l'actualité? «Le proche passé ne m'a pas donné de raison d'espérer dans le proche avenir, confie-t-il. Ceux qui se sont réellement dévoués pour l'État n'ont pas été traités comme ils le méritaient. Je pense à des gens comme Maurice Gemayel ou Ibrahim Abdel Aal. Je pense à tous ceux qui ont œuvré pour un Liban meilleur; je pense à des gens de principe, à Raymond Eddé. Par deux fois, il avait pu se faire élire président de la République, et par deux fois, il a refusé, pour ne pas devenir un faux témoin. Mais je ne vois pas de place Raymond Eddé à Beyrouth. En échange, eux qui devaient être punis ne l'ont pas été...»

Joseph Chami est aujourd'hui plongé dans l'écriture du mandat Amine Gemayel. Suivra un album qui servira d'index thématique. Un petit reproche à ce titre indispensable: il est un peu moins fourni en photos que ceux qui l'ont précédé. Or le côté album d'images aide à visualiser notre profond aveuglement, ainsi que les pièges et les manipulations dont nous avons été les naïves victimes, croyant être les plus malins.

FADY NOUN

# À lire

1940 en librairie

1940 ne fut pas une année comme les autres en France. Plusieurs ouvrages se penchent sur cette période. On en citera: *L'Appel du 18 Juin* du grand spécialiste Jean-Louis Crémieux-Brilhac (Armand Colin), *Les Français parlent aux Français* (1940-1941), anthologie des textes passés à l'antenne de la BBC version française, chez Omnibus; *Pétain-De Gaulle* de Frédéric Salat-Baroux (Robert Laffont), et 1940, si la France avait continué la guerre par un collectif de chercheurs (Tallandier).

Regain d'intérêt pour John Keats

Le poète Fouad el-Etr, directeur des éditions La Délirante, a récemment traduit et édité *Ode à un rossignol et autres poèmes* du poète romantique John Keats. Un grand succès de librairie, soutenu par la sortie de *Bright Star*, le film de Jane Campion consacré à Keats. Parallèlement, les éditions Belin publient les lettres du poète à Fanny Brawne, sa fiancée (*Lettres à Fanny*).

Le corps dans tous ses états

L'universitaire féministe Marilyn Yalom vient de publier une histoire culturelle de la poitrine féminine sous le titre *Le sein, une histoire* (éd. Galaade) alors que la juriste Marcela Iacub publie chez Fayard un essai intitulé *De la Pornographie en Amérique, la liberté d'expression à l'âge de la démocratie délibérative*.

Nouveaux dictionnaires amoureux

Encore des nouveautés dans la collection Dictionnaires amoureux chez Plon: le *Dictionnaire amoureux des Mille et une nuits* de Malek Chebel, un *Dictionnaire amoureux d'Alexandre Dumas* par Alain Decaux, un *Dictionnaire amoureux des explorateurs* par Michel le Bris et, bientôt, un *Dictionnaire amoureux des... dictionnaires* par Alain Rey!

Avant-goût des romans de la rentrée

Parmi les romans de la rentrée littéraire, dont certains paraîtront dès août: *Le Premier mot* de Vassilis Alexakis (Stock), un roman de Michel Houellebecq chez Flammarion, *Une forme de vie* de l'incontournable Amélie Nothomb (Albin Michel), *L'Insomnie des étoiles* de Marc Dugain (Gallimard), *Le cœur régulier* d'Olivier Adam (L'Olivier), *Demain j'aurai vingt ans* d'Alain Mabanckou (Gallimard), *Le Sel* de Jean-Baptiste Del Amo (Gallimard) ou encore *Ouzagan* de Laurent Gaudé (Actes Sud).

Jack Kerouac, à nouveau sur la route

Le chef-d'œuvre de Jack Kerouac, *Sur la route*, roman phare de la *Beat Generation*, vient d'être réédité chez Gallimard. La nouvelle version, basée sur le rouleau original de l'auteur, est très différente de l'ancienne.

# À voir

Philippe Djian au cinéma

Carole Bouquet, André Dussolier et Mélanie Thierry seront les interprètes d'*Impardonnables* de Philippe Djian, réalisé par André Téchiné. À noter par ailleurs que Carole Bouquet lira des lettres d'Antonin Artaud en septembre au théâtre de l'Atelier à Paris.

Thérèse Desqueyroux à l'écran

Après *Un secret* de Philippe Grimbert, Claude Miller se lance dans l'adaptation de *Thérèse Desqueyroux* de François Mauriac avec Natalie Carter dans le rôle principal.

Marjane Satrapi revient

L'adaptation cinématographique de *Poulet aux prunes*, bande dessinée de Marjane Satrapi récompensée en 2005 à Angoulême, démarrera en juillet prochain en Allemagne et réunira notamment Mathieu Aymar, Chiara Mastroianni et Djamel Debbouze. Comme pour le fameux *Persépolis*, la dessinatrice iranienne travaillera avec Vincent Paronnaud, mais cette fois-ci, le film sera réalisé en prises de vues réelles et non plus en animation. Sortie prévue en 2011.

RONY MECATTAF

VOYAGE EN AVRIL de Nicole Avril, Pion, 357 p.

À la mort de son père en 2007, qu'elle a accompagné jusqu'à son dernier souffle dans la lumière éblouissante de la ville de la Rochelle, Nicole Avril décide d'apporter une pierre à l'édifice familial, une pierre angulaire, dont le seul objet est de répondre à la plus simple et la plus complexe des questions : Qui sommes-nous ? Des enfants de la guerre, ce qu'étaient ses parents, ce qu'elle fut elle-même, des amoureux qui se sont passionnément aimés et les archives familiales dont elle est désormais la seule détentrice regorgent de l'amour que Monsieur et Madame Avril se sont porté. « Depuis que tu n'es plus là, c'est ma propre vie que je me suis mise à survoler. On la dirait vue d'avion et ce livre s'écrit à la manière d'un compte à rebours. » La jeunesse de ses parents, leur rencontre, sa naissance, la Seconde Guerre mondiale, l'enfance et l'adolescence à Lyon, les vacances à Nieul-sur-Mer, le premier amour et l'avortement en Suisse, la vie à Paris, le mannequinat, le premier livre, Nicole Avril raconte tout, se dévoile sans pudeur avec le talent de ceux qui peuvent rendre un itinéraire universel.

Quel était le moteur qui vous animait ?

Je voulais dire à mon père tout ce que je ne lui ai pas dit alors qu'il n'est pas là pour l'entendre. J'ai voulu construire une cathédrale de mots, je n'en suis peut-être pas capable, mais j'ai essayé. Je me suis rendue compte que je n'avais jamais dit à mes parents ce que j'ai écrit parce que je n'osais même pas le penser lorsqu'ils étaient vivants. La disparition libère la pensée,

## Nicole Avril: Voyage en intime

mais surtout la mort met un point final à quelque chose qui existait. J'ai vécu cela comme lorsque j'écris un livre, je serais totalement incapable de parler d'un livre alors qu'il n'est pas fini, même à la personne la plus intime ; je crois que là c'est la même chose, je ne pouvais pas le penser tant c'était encore en devenir. Cela se passait avec tellement d'amour, je ne pouvais pas installer une distance, et par conséquent y installer mes mots. On reconstruit l'histoire comme on fait de l'archéologie. J'ai mené une enquête. Et j'ai rapidement saisi de nombreuses choses, notamment qu'il était important de ne pas tout dire. Qu'il fallait aussi laisser mûrir les choses. Écrire ses confessions dans un premier livre est une erreur, on n'a pas le recul ni les moyens techniques de cette écriture-là, et c'est une déperdition de matière formidable, c'est le terreau de toute l'œuvre. J'ai écrit pour recoller des pièces un peu éparpillées de moi-même qui sont peut-être à l'origine de certains de mes livres, consciemment ou non ; là je tente de construire la mosaïque, et il était plus facile de m'adresser à mes parents sur le papier, pas en face à face.

On a l'impression que l'on est dans une famille dans laquelle l'on parle peu. On a du mal à imaginer que dans une famille de trois personnes, il y a autant de non-dits.

Il y en a plus quand on est trois que dans une fratrie, dans une fratrie il y a une compétition de la parole et de l'amour. Quand on est sûr d'être entendu, on pense qu'on a toujours le temps et on attache beaucoup plus d'importance à des petites choses, on repousse la parole. Il était rapidement devenu



© Hannah / Opale

L'heure n'est pas à la nostalgie pour Nicole Avril, elle est au témoignage, cru, sans fioriture, mais dans un style toujours aussi exigeant. Dans son *Voyage en Avril*, l'auteure dépasse l'autobiographie, elle transcende l'histoire personnelle jusqu'à la rendre universelle.

évident que je ne parlais plus le langage de mes parents et que je ne partageais pas leurs idées. J'avais fait des études, j'avais changé, j'avais choisi un autre

chemin, je me séparais d'eux. Avec mon père pourtant, on s'est dit des choses sans parler, ce que je reconstitue de sa vie avant moi, qu'il ne m'a pas ra-

contée, n'est pas totalement faux. Pour preuve, la chanson que j'ai choisie pour sa crémation, *La Mer* de Charles Trenet, est celle dont il a écrit les paroles en extenso quelques jours avant sa mort.

On ne peut pas lire ce livre sans penser à une étude de la France telle qu'elle a évolué durant le siècle passé. Un siècle que vos parents ont traversé.

Oui, et c'est cette banalité qui devient presque extraordinaire. Ma mère est née le 1<sup>er</sup> janvier 1914, son père était l'un des premiers morts de la Première Guerre mondiale, elle ne l'a jamais connu. Sa mère s'est remariée

avec un administrateur du Congo qui est le représentant idéal de ce qu'a été le colonialisme européen. Moi je suis née en 1939, mes parents s'étaient connus en 1936, ils voulaient un enfant, ils repoussaient la date, ils ressentaient un danger, ils ont attendu, et au moment de Munich, ils se sont dits qu'il n'y aurait peut-être pas la guerre. J'ai été conçue deux mois après les fameux accords, et ma mère a vu son mari partir pour la guerre avec sa fille de deux semaines et elle a pensé que je serai une orpheline comme elle, c'est tragique. Mes parents ont souffert de deux guerres. Je pense que ceux qui ont vécu au XX<sup>e</sup> siècle ont été traversés par tout ce qu'il s'est passé, même s'ils n'ont pas été des acteurs majeurs, ni des héros ni des collabos, des grands intellectuels ou des personnages héroïques. Nous avons été tous dans notre intimité frappés par ces évé-

nements. L'histoire et la politique nous ont totalement construits, non pas par idéologie, mais parce que, quelle que soit notre place sociale, nous avons été les témoins dans notre chair de ce qui s'est passé, en ce sens je suis Sartrienne, on ne peut pas rester à l'écart du monde et de son mouvement.

Ce nouveau livre reçoit un excellent accueil, il ouvre de nouvelles perspectives.

« Je suis Sartrienne, on ne peut pas rester à l'écart du monde et de son mouvement »

Ce qui me frappe, c'est que les premiers lecteurs ou les personnes qui m'interrogent me parlent d'eux-mêmes, de leurs familles, de moments précis, comme s'ils étaient renvoyés à leur propre vie, à leur comportement devant leurs parents et leur combat dans la vie, c'est étrange et c'est normal, je pense que j'ai touché une corde sensible.

Tout au long de la lecture de ce livre, on ne peut ne pas penser à celui d'Annie Ernaux : Les années.

La comparaison me flatte. Je pense que la finalité est la même avec des moyens différents, elle a choisi l'anticonfession, l'antimémoire ; j'ai beaucoup aimé ce livre, je l'ai lu alors que j'étais en train d'écrire mon voyage, je l'ai ressenti comme un aide-mémoire, elle fournissait beaucoup de matière, mais une matière un peu congelée, elle avait supprimé toute émotion, dans la veine du nouveau roman, alors que, j'ai choisi, au contraire, l'émotion et la chair.

Propos recueillis par LAURENT BORDERIE

## Douce et brutale Algérie

LES FIGUIERS DE BARBARIE de Rachid Boudjedra, Grasset, 266 p.

Est-il nécessaire de rappeler que Rachid Boudjedra est l'un des maîtres de la littérature maghrébine de langue française ? Entré en scène au début des années soixante-dix, au temps où la deuxième génération d'écrivains algériens commençait à s'imposer sur la scène internationale, son œuvre est aujourd'hui considérable, et il vient de l'étoffer encore avec un nouveau roman paru chez Grasset et intitulé *Les Figuiers de Barbarie*.

Lauréat du prix du roman arabe, *Les Figuiers de Barbarie* est un livre singulier. Il raconte l'histoire de deux cousins, amis dans la vie autant que parents, et qui se rencontrent un jour, comme cela leur arrive fréquemment, à l'aéroport d'Alger. Comme souvent aussi, ils prennent ensemble l'avion pour Constantine et le premier d'entre eux, qui est aussi le narrateur, annonce qu'au terme de cette petite heure de

voyage, il aura réussi à dissiper toutes les angoisses et à répondre par des révélations à toutes les interrogations de son cousin, interrogations demeurées en suspens et encore liées, quarante ans après, aux événements de la guerre d'Algérie. Une heure plus tard, et au bout du livre, les révélations sont faites, le narrateur annonce avoir compris les raisons de son inlassable attachement à son cousin, attachement dû, fallait-il quarante ans pour le comprendre, à l'amour voué simultanément naguère par les deux garçons à deux sœurs jumelles.

Ce faux fil directeur, ce récit cadre qui sert d'alibi au roman et qui en rythme inutilement la progression, est donc, il faut bien le dire, d'une insipidité extrême et sa banalité crée une brève réaction de déception chez le lecteur. Mais là n'est pas l'essentiel car ce qui fait des *Figuiers de Barbarie* un beau livre, c'est tout le reste, c'est-à-dire l'évocation par le narrateur, sous prétexte de sa rencontre avec son cousin, d'une enfance et d'une adolescence sous l'occupation française puis, mais à peine effleurée,

d'une jeunesse dans le maquis. On y retrouve ce qui fait les thèmes récurrents de Boudjedra depuis des décennies : un père despotique, une mère victime des pulsions dévorantes et des mensonges de son mari, des enfants livrés à leurs obsessions et à leurs phobies (du sang et des humeurs féminines en particulier). En même temps, c'est un portrait de la société du temps de la colonisation, vue à travers le regard des enfants, qui est à nouveau et superbement dressé ici, une société cloisonnée et violente, mais aussi multiple et dont pourtant le multiculturalisme n'est jamais assumé alors qu'il alimente l'éducation d'enfants musulmans sans cesse confrontés à l'autre, à l'Européen, au chrétien, au juif, à l'athée et au communiste et qui de tout cela font leur miel. Mais dans ce portrait aussi, il y a l'autre aspect de la société algérienne de ce temps, avec ses grands notables indigènes riches et puissants, comme c'est le cas de la famille du cousin, famille plus ou moins nationaliste, mais dont le train de vie est celui d'une aristocratie heureuse au milieu de ses chevaux, de ses bains de mer et de ses vacances à la campagne.

Ce qui par ailleurs fait l'originalité du livre, c'est que cette sorte d'autobiographie romanesque s'accompagne de l'évocation de moments réels et de figures véritables de l'histoire de la guerre d'Algérie, celle par exemple de Fernand Yveton, ce militant communiste pied-noir condamné par la France pour terrorisme et guillotiné, ou celle de Mohammad ben Sadok, qui en pleine finale de Coupe de France de football assassine un collaborateur algérien. Ces évocations, qui tressent le livre et lui donnent son rythme réel, par opposition à la rythmique superficielle du récit cadre, ne sont pas pure greffe historique sur le corps d'un ouvrage de fiction. Elles sont au contraire issues de la lente prise de conscience du narrateur enfant de la violence et des horreurs de l'histoire, une histoire dont il est le témoin de plus en plus conscient, à l'âge précis où l'on se déniaise et où l'on sort de la naïveté. Associées aux rêveries angoissées que crée chez le garçon la lecture des détails des guerres coloniales du XIX<sup>e</sup> siècle et qui constitue une part de son apprentissage, associées également aux réflexions sur le

devenir sanglant du FLN à la suite de ses luttes fratricides, ces évocations sont l'occasion d'une réflexion sur l'acte individuel, sur l'héroïsme indifférent et muet confronté au grand bulldozer de l'histoire. Elles permettent surtout à Boudjedra quelques beaux moments d'écriture à la manière de certains de ses maîtres de toujours, Claude Simon ou Faulkner, notamment quand il tente de se mettre dans la peau d'Yveton dans sa prison avant son exécution ou dans celle de Ben Sadok immergé au milieu de la foule d'un stade où il va semer la panique. Le roman autobiographique, d'un même geste, englobe alors et intègre l'histoire de personnalités diverses qui ont à un moment ou un autre habité les rêves et les hantises du personnage principal, et donne à ce livre, qui oscille

joliment entre les genres et les formes et qui élargit l'horizon de l'écriture romanesque, une saveur particulière.

Ainsi, malgré la ténuité de l'alibi et du récit cadre, vite oublié, et malgré aussi certaines découvertes que les deux personnages dans l'avion croient éblouissantes mais qui ne sont que de vieilles rengaines émaillant le roman sur le pouvoir, sur la violence de l'histoire et son éternel ressassement, *Les Figuiers de barbarie* n'en demeure pas moins un très beau livre sur cette Algérie si brutale et si douce, toujours constamment perdue, gaspillée, abîmée par ses fils et dont Boudjedra depuis quarante ans redit l'incessante nostalgie.

CHARIF MAJDALANI



L'HORIZON de Patrick Modiano, Gallimard, 174 p.

« Depuis quelque temps, Bosmans pensait à certains épisodes de sa jeunesse, des épisodes sans suite, coupés net, des visages sans noms, des rencontres fugitives. Tout cela appartenait à un passé lointain, mais comme ces courtes séquences n'étaient pas liées au reste de sa vie, elles demeuraient en suspens, dans un présent éternel. » Dès les premières lignes du dernier roman de Modiano, on est immédiatement plongé dans un univers familier, celui d'une œuvre qui reprend sans cesse les mêmes thèmes, les mêmes personnages et les mêmes réflexions, avec un charme chaque fois renouvelé. Comme dans nombre de ses livres précédents, *Dans le café de la jeunesse perdue*, *Rue des boutiques obscures* ou *Dora Bruder*, on retrouve un narrateur écrivain qui se remémore des faits aux contours tremblés plusieurs décennies après qu'ils aient eu lieu, une femme énigmatique dont on ne sait presque rien et dont le secret ne sera pas dévoilé, une construction en scènes fragmentées autour d'une intrigue qui reste ténue. Les héros de Modiano sont souvent des personnages en marge de la vie et du monde ; ils vivent de petits boulots, habitent dans des hôtels ou des chambres de location, se donnent

## Modiano : la quête de l'autre comme quête de soi

rendez-vous dans des lieux de passage, cafés, gares ou stations de métro, et connaissent des fins de mois parfois difficiles et des lendemains incertains. Et ici à nouveau, Margaret et Bosmans n'ont « décidément ni l'un ni l'autre aucune assise dans la vie. Aucune famille. Aucun recours. Des gens de rien. Parfois, cela donnait un léger sentiment de vertige ». Ils semblent tous deux fuir des fantômes. Dans le cas de Bosmans, il s'agit de l'étrange couple que forment sa mère – une femme aux cheveux rouges – et son compagnon, un homme vêtu de noir qui a « l'allure d'un prêtre défroqué ou d'un faux torero », et qui le harcèle pour lui soutirer de l'argent. Quant à Margaret, elle a quitté Berlin pour Lausanne et Lausanne pour Paris, pour des raisons qui restent floues, et elle craint « un brun, d'une trentaine d'années, assez grand, le visage maigre », qui la cherche, qui lui fait peur, et qui se nomme Boyaval. L'imprécision du portrait fait écho à la ténuité des faits racontés par Margaret, comme à l'incertitude qui nimbe tout le roman. Car le vrai sujet de Modiano, c'est « la matière sombre », concept qu'il emprunte à l'astronomie : « Derrière les événements précis et les visages familiers, il sentait bien tout ce qui était devenu une matière sombre : brèves rencontres, rendez-vous manqués, lettres perdues, prénoms et numéros de téléphone figurant dans un

ancien agenda et que vous avez oubliés, et celles et ceux qui vous avez croisés sans même le savoir. Comme en astronomie, cette matière sombre était plus vaste que la partie visible de votre vie. » Et si Bosmans ne s'adjoint pas les services d'un détective, comme cela arrive parfois dans d'autres romans de Modiano, il part néanmoins à la recherche de Margaret, tentant de puiser dans cette matière sombre de quoi nourrir le portrait, de quoi éclaircir l'incertitude, de quoi mieux cerner autant le passé que le présent. De quoi aussi desserrer l'angoisse. Et cette quête de l'autre est, on le comprend, comme le prétexte à la quête de soi, son pendant, son double. Modiano a d'ailleurs souvent déclaré avoir plus d'empathie avec ses mystérieuses et fragiles héroïnes féminines – qui cachent au fond d'elles-mêmes une blessure enfouie – qu'avec ses narrateurs.

Dans ce roman où, comme souvent chez Modiano, le flou et l'hypothétique dominant, on notera la précision des adresses et des noms de rues. C'est que la topographie occupe une place importante chez Modiano, et ce n'est pas un hasard que Margaret ait choisi d'habiter Porte d'Auteuil, à la périphérie de la ville, que Bosmans se soit réfugié tout au bout de la Tombe-Issoire, ou que le couple d'éminents juristes qui emploient Margaret habite avenue de

l'Observatoire. Car la carte de la ville est comme un substitut à la carte d'identité. Bosmans « avait toujours imaginé qu'il pourrait retrouver au fond de certains quartiers les personnes qu'il avait rencontrées dans sa jeunesse, avec leur âge et leur allure d'autrefois (...) Dans les plus secrets de ces quartiers-là, Margaret et les autres vivaient encore tels qu'ils étaient à l'époque. Pour les atteindre, il fallait connaître des passages cachés à travers les immeubles, des rues qui semblaient à première vue des impasses et qui n'étaient pas mentionnées sur le plan. »

Dans ce roman pourtant, à la différence des autres, il existe comme une issue à ce motif de la quête sans fin, et le titre déjà la signale. Lorsque Bosmans va chez Simone Cordier chercher les pages qu'elle dactylographie pour lui et qu'en sortant de chez elle, il s'installe au café pour les corriger, il se dit que c'est la première fois qu'il n'éprouve plus « un sentiment d'asphyxie » et qu'il « ne se tient plus sur la qui-vive ». Pour la première fois, il a dans la tête un mot nouveau pour lui, le mot « avenir », et tout à côté, le mot « horizon ». « Ces soirs-là, les rues désertes et silencieuses du quartier étaient des lignes de fuite, qui débouchaient toutes sur l'avenir et l'horizon. »

GEORGIA MAKHLOUF

Publicité

Incontournable anthologie de l'art au Moyen-Orient

L'Art du Moyen-Orient  
ART MODERNE ET CONTEMPORAIN DU MONDE ARABE ET DE L'IRAN  
Avant-propos de Zaha Hadid

en exclusivité à la Librairie Antoine  
www.antoineonline.com

A. Antoine Librairie Antoine Paris 1989

Abdo Wazen est une figure marquante du paysage littéraire libanais et arabe. Né en 1957 à Dekwaneh dans la banlieue de Beyrouth, il est essentiellement connu comme poète, et a à son actif plusieurs recueils de poésie dont *Nâr al-'awda* (*Le feu du retour*), *Abwâb al-na'um* (*Les portes du sommeil*), *Hayat Mu'attala* (*Une vie en panne*). Il a signé également deux récits, *Hadiqat al-hawâs* (*Le jardin des sens*), interdit pour atteinte à la moralité, certains passages jugés « pornographiques », et *al-'ayn wal hawâ* (*L'œil et le vent*). Construite par bribes de poésie, sa prose crée un compromis entre récit poétique et poème fictionnel mettant à mal les prétendues barrières entre les genres. Wazen poursuit conjointement une carrière journalistique et dirige actuellement la page culturelle du quotidien *al-Hayat*. Une anthologie de ses œuvres poétiques, *La lampe de la discorde* vient de paraître en français aux éditions La Différence, traduite par Antoine Jockey.

« Je suis un être qui rêve, de jour comme de nuit, n'arrivant plus à distinguer ce qui se déroule dans le rêve de ce qui advient dans la réalité. »

comme de nuit, n'arrivant plus à distinguer ce qui se déroule dans le rêve de ce qui advient dans la réalité. »

Il a publié dernièrement un récit autobiographique, *Qalb maftouh* (*À cœur ouvert*), dans lequel sa vie coulant au doux rythme des songes est secouée par maintes inquiétudes philosophiques, et où l'éparpillement du sujet (et des sujets) est maîtrisé par un langage d'une extrême rigueur, d'une saisissante finesse, ne manquant en aucune façon au strict devoir de réserve. L'auteur s'est-il abstenu de mentionner sur la couverture le genre littéraire du livre parce que les formes d'écriture qui évoluent au gré de l'histoire sont devenues à l'image du monde dans

lequel elles s'inscrivent, éclatées et rebelles à toute tentative rigide et close de les approcher? Quoi qu'il en soit, la question laissée ouverte nous plonge au cœur des définitions malaisées.

*Qalb maftouh* est-il un récit autobiographique ou autofictionnel? L'autofiction, terme forgé initialement par Serge Doubrovsky pour désigner une œuvre autobiographique déguisée en roman, s'étend désormais à toute forme de fictionalisation de soi. La reproduction de soi étant impossible, l'auteur ne peut que livrer une réinvention autofictive de lui-même. L'autofiction, définie comme « la forme moderne de l'autobiographie à l'ère du soupçon », dépasse les clivages entre la réalité et la fiction et révèle la nature romanesque de toute autobiographie. Le livre de Wazen souscrit à ce sens large de l'autofiction où le vécu est inséparable de l'imaginaire et où dire sa vie revient à la rêver, la fantasmer, la recomposer: « Je suis un être qui rêve, de jour



D.R.

## Abdo Wazen par lui-même

lequel le moi s'ouvre à l'altérité ne peut jaillir que de la plus profonde intimité: « J'écris non pour faire face, ni me libérer, ni provoquer, ni fuir, ni changer le monde... J'écris pour être moi-même, pour éclairer une part infime de mon être qu'aucune lumière ne peut entièrement dévoiler. » Cependant, autrui et le monde ne sont appréhendés qu'à travers le sujet qui les exhibe seulement comme réminiscences électives. Le moi

lui-même est un être entièrement sorti des limbes du passé et, comme un funambule, son existence se joue sur la corde du rêve.

Comme son titre l'indique, *Qalb maftouh* revendique l'ouverture. L'opération chirurgicale à cœur ouvert que l'homme de cinquante ans a subie quelques années auparavant lance la narration qui se veut, de la même

manière, ouverte à une multitude de sujets. La démarche poursuivie est également ouverte en ce qu'elle fait éclater le moi, le soumettant aux doutes, à l'angoisse et à un questionnement infini de soi et du monde.

La vie de l'auteur est une suite de survies « miraculeuses »: la balle qui a transpercé l'épaule de l'enfant sans toucher le cœur, n'ayant pas été extirpée, s'est intégrée à sa chair. Sa présence, telle l'écharde du mal dans la peau de l'homme, est emblématique de toute son existence. Il survit par la suite à la lèpre, à la tentation de suicide, aux douleurs du cœur, à la guerre... Autant d'épreuves qui ont laissé en lui des marques indélébiles. Évoquant la guerre civile à laquelle il a participé sans conviction et sans réel engagement politique, Wazen montre que les haines sont inculquées et nourries au sein d'une politique interne pernicieuse, et va ainsi à l'encontre de l'idéologie dominante qui pointe du doigt le seul ennemi étranger, quelque nom qu'il puisse porter.

Orphelin de père, l'auteur se dédouble et occupe à la fois la place du père et celle du fils fragilisé par les multiples invasions de l'absence. « Le jour où j'ai perdu mon père, je suis devenu mon propre père. » Ce dédoublement, manifeste au niveau de l'énonciation qui cède quelquefois la voix à la troisième personne, caractérise une identité hybride. Le père, toujours présent dans une photo posée dans le salon et à travers les histoires d'une mère aimante et les apitoiements des proches, entrave le travail de deuil et fait cohabiter présence et absence. L'inséparabilité de l'absence et de la présence n'est pas sans avoir influencé ultérieurement son sentiment religieux, forgé par des doutes fondateurs et des croyances inébranlables. Même s'il est considéré comme un hérétique aux yeux de l'orthodoxie religieuse, il n'a de cesse de proclamer: « Je suis instinctivement religieux » ou encore: « Attiré par les idées sur l'athéisme, je n'ai jamais pu devenir un athée moi-même. » Il persiste à « croire en vertu de l'absurde »,

comme le dit Kierkegaard, un auteur qu'il ne cite pas mais dont ses écrits sont fortement imprégnés.

L'auteur se définit comme « un entre-deux », un mélange de foi et de scepticisme, de rêve et de réalité, d'immanence et de transcendance. C'est dans ce rapport mitigé et ambigu à soi qu'il expérimente pour la première fois la sexualité à Kinshasa. Et ce n'est pas un hasard s'il éprouve un désir quasi fusionnel pour la femme de l'Afrique noire. La noirceur de la peau est pour l'homme blanc l'appel de l'altérité dans ce qu'elle a d'absolu et d'inaccessible. « Dans ce pays, je me suis vu un homme noir tel que je le fus dans un passé lointain dont je ne me souviens plus. » Le noir qui, pour celui qui a perdu un père, une sœur, des proches et des ennemis, est la couleur de la mort devient aussi le rayonnement de l'amour. La peau noire de la bien-aimée brillait à ses yeux. Les pôles contraires qui se mêlent l'un à l'autre pour créer des harmonies inédites provoquent toutefois chocs et perturbations. Est-ce sans raison qu'il succombe à une dépression aiguë appelée « soleil noir de la mélancolie »?

Les infinies manifestations de la noirceur l'ébranlent et le fascinent. Les premières lignes de la Genèse sont-elles gravées dans sa mémoire parce qu'il aurait voulu, comme le Créateur, séparer d'un dire le jour et la nuit, la lumière et les ténèbres, lui qui vit dans leur entrelacs permanent? La mort est l'horizon que l'être-au-monde ne devrait perdre de vue sous peine de tomber dans l'inauthentique, disait Heidegger. Plus qu'un horizon, la mort pour Abdo Wazen est, comme la balle tapie à la lisière de son cœur, une partie intégrante de sa vie qui, loin de la gangrèner, la transfigure dans son cheminement jusqu'au bout de l'ineffable.

KATIA GHOSN

**QALB MAFTOUH (À CŒUR OUVERT)** d'Abdo Wazen, Arab Scientific Publishers et éditions el-Khillel, 2010, 208 p.

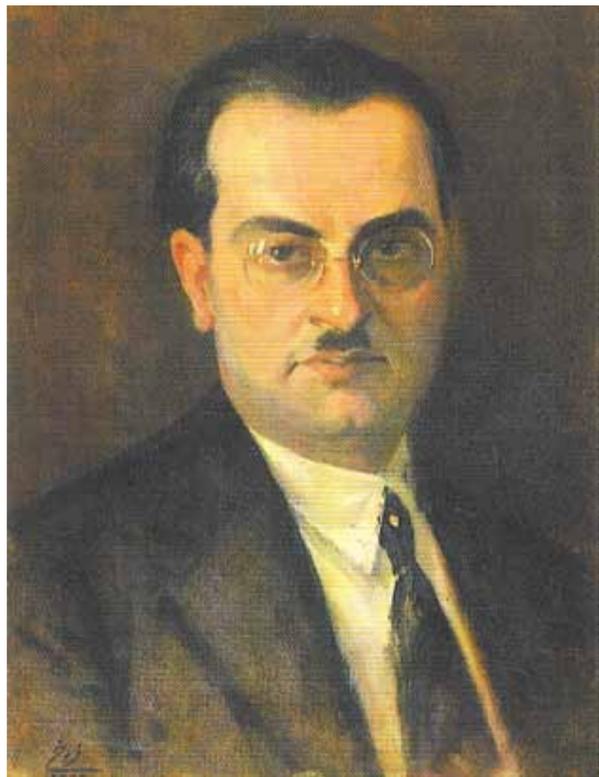
## Regards croisés

### Youssef Ghossoub par Moustafa Farroukh

En 1929, date de cette peinture à l'huile, le poète avait 36 ans et le peintre 28. Le premier venait, l'année précédente (1928), de publier son premier recueil *al-Qafass al-mahjour* (*La cage désertée*), après être devenu responsable, en 1924, du service de la traduction arabe au haut-commissariat français de Beyrouth. Le dernier, rentré fraîchement de Rome (1924-1926) où il suivit des études académiques, et de Paris (1927) où il essaya de parachever sa formation, préparait sa première exposition où les portraits de personnalités connues et de simples gens tenaient une place aussi importante que les paysages. Les affinités patriotiques de l'un et de l'autre divergeaient, Ghossoub étant attaché à la jeune république et Farroukh à

des horizons plus larges. Mais ce qui réunissait le fils de Beït Chébab et celui du quartier de Basta, outre une formation commune en Europe, était ce cadre nouveau de la capitale Beyrouth qui s'ouvrait à tous les talents et donnait champ à toutes les rencontres. Farroukh a saisi Ghossoub dans la force de l'âge et de l'ambition, ce qui, au premier abord, contraste avec l'image du poète des feuilles mortes, sensible, mélancolique, pudiquement mais indéniablement novateur. Mais le peintre si soucieux de la charpente du dessin, a su dégager, sur un camaïeu de marron prédominant dans le tableau, les lumières complexes d'un regard et d'un visage, fort distinctes du blanc soutenu de la chemise.

F.S.



D.R.

## Essai

### Léon Tolstoï revisité

Léon Tolstoï sous la plume, à la fois scalpel et coussin de soie, de Dominique Fernandez est la rencontre de deux écrivains de race que la révolte et l'insatisfaction de la société réunissent.

AVEC TOLSTOÏ de Dominique Fernandez, Grasset, 336 p.

Pour dévoiler le monde pourtant transparent de Tolstoï, un ouvrage pas comme les autres écrit par un auteur pas comme les autres vient de paraître. Non pas de biographie sage, conventionnelle, pudique ou émotive comme celles d'Henri Troyat, Romain Rolland ou Maxime Gorki. Mais une promenade en toute intimité dans les pages de ses romans, nouvelles, confessions et théâtre, un fouillage systématique dans ses comportements les moins connus et presque les plus intimes et un verbe vibrant, sans états d'âme (de psychanalyste qui ne laisse rien à l'ombre!), qui tranche dans le vif, à la fois pertinent et impertinent, par un spécialiste de l'âme et la culture russe. Son *Dictionnaire amoureux de la Russie* est un bijou de références et d'insatiable et saine curiosité intellectuelle. Et on parle bien entendu de Dominique Fernandez, toujours

aux aguets et dont le regard, presque irrévérant, scrute jusqu'aux grains de poussière qui effleurent ce fringant cavalier de soixante-dix ans qui se tient droit comme un if sur son étrier...

En devanture des librairies donc *Avec Tolstoï* de Dominique Fernandez. Avec, pour l'illustration de la couverture, un éloquent portrait de l'auteur de *Révolutions*, entre pope et moujik, entre notable et agitateur de conscience, entre saint homme et diable, d'après la splendide peinture d'Ivan Nicolaevich Kramsko, tirée de la Galerie Tratyalov à Moscou.

Entre Eros et Thanatos, double signe de la sexualité et de la mort, se jouent les pages de l'aventure humaine la plus fascinante qui a rendu la littérature plus tangible que la réalité, aussi palpable que le pouls de la vie.

Pas de parcours convenu ni d'enquête chronologique pour cette immersion

dans la vie et l'œuvre de Tolstoï avec un Fernandez prêt à toutes les audaces, toutes les bravades, toutes les indiscrétions, mais aussi toutes les défenses, toutes les justifications, toutes les plaidoiries, toutes les analyses, toutes les explications. Au nom de la vérité nue pour un personnage rendu à sa véritable dimension et sa plus profonde authenticité. En enlevant soigneusement la froideur d'un masque l'affublant d'un patriarche rigide et momifié. Fernandez, qui a jeté un singulier et exceptionnel éclairage sur Tchaïkovski avec son *Tribunal d'honneur*, dénonçant en toute franchise les hypocrisies d'une société encore régie par un affligeant conformisme, s'attaque ici à restituer la part d'ombre et de lumière sur Tolstoï, certes immortel mais dont la lecture suscite toujours de profondes interrogations. Le mécontentement de n'être que ce qu'il était à toujours poursuivi l'auteur des *Cosaques*. Après avoir plongé, parfois, si ce n'est souvent, dans les menus détails dans son enfance, jusqu'à

fouiller les émois des amitiés particulières, la gestation de ses livres, ses dé mêlés conjugaux, sa quête du bonheur et de l'entraide humaine, sa serine opposition à la frénésie de son rival Dostoïevski, son amour de la terre, sa philosophie de l'existence, son besoin effréné de noircir des pages.

Merveilleux Tolstoï, toujours sous le signe de la subversion, qu'on a envie de (re)lire une fois le livre de Dominique Fernandez refermé. Pour cette magnifique promenade dans la vie et l'œuvre d'un géant écartelé, on ne saurait quitter ce livre fourmillant de révélations sans céder les derniers mots à Fernandez qui conclut ainsi: « ...Ce besoin de voir ailleurs et d'oser plus loin, cet acharnement à piétiner aujourd'hui ce qu'il adorait hier, l'armée, le sexe, la littérature, la musique, c'est cette verdure et cette insolence permanentes qui sont la marque de Tolstoï. »

EDGAR DAVIDIAN

## Hommage

### Samir Kassir, l'ami de toujours

Depuis ce funeste 2 juin 2005, quand des monstres froids ont forcé Samir Kassir à cesser de penser, d'écrire et d'aimer, pas un jour qui passe sans que nous manquent son audace, sa fougue, son intelligence étincelante. Pas un vendredi sans que ses lecteurs, tournant les pages d'an-Nahar, ne se demandent: qu'aurait-il dit aujourd'hui de tel événement, de tel discours, de tel chef d'État, de parti ou de clan, de toutes ces forces du dehors et du dedans qui s'acharnent à perpétuer le « malheur arabe »?

Il fut un temps dont nous nous rappelons tous où Samir était le seul journaliste, ou l'un des très rares, à oser défier l'appareil sécuritaire syro-libanais, omniprésent et omnipotent, à dénoncer la servitude volontaire de la quasi-totalité de la classe politique libanaise, à traiter des affaires syriennes comme l'aurait fait un Syrien, à exalter la Palestine, non pas cause abstraite mais réalité vivante d'hommes et de femmes qui veulent tout simplement

être un peuple comme les autres.

Dans ses articles, dans ses livres, dans ses interventions publiques, Samir tenait toujours à réconcilier l'arabisme et pluriel, et le patriotisme libanais, seul garant pour lui des libertés collectives et individuelles. Il revendiquait pour les Libanais, pour les Syriens, pour tous les Arabes, le droit de vivre dans des États de droit. Il prônait une intégration lucide et sans complexe dans le monde moderne. Il expliquait que la résistance à l'hégémonie israélo-américaine au Proche-Orient ne nous dispense pas mais, au contraire, exige de nous de combattre avec la même détermination et le despotisme et l'obscurantisme, les deux fléaux qui sont en train de transformer le monde arabe en un immense champ de ruine.

La douleur inguérissable que nous res-

sentons depuis l'assassinat de Samir est à la mesure de tout ce qu'il nous a donné comme journaliste, comme historien, comme porteur d'une certaine idée, noble et exigeante, du monde arabe. Intellectuel critique au plein sens du mot, figure hélas fort rare sous nos latitudes, il écrivait et parlait en homme libre, sans ménager personne, alors qu'il ne disposait d'aucune protection clanique, partisane ou confessionnelle.

Quelques mois seulement avant sa mort, Samir a publié un petit livre, *Considérations sur le malheur arabe*, qui est devenu en quelque sorte son testament. En le relisant aujourd'hui, cinq ans après l'assassinat de son auteur, on constate que le tableau qui y est dressé du monde arabe, continent à la dérive, s'est assombri davantage. Encore plus d'arbitraire, de corruption, d'irrationalité, de hargne dans l'autodestruction. Encore plus de despotisme au nom de la sécurité natio-

nale ou de la paix sociale. Encore plus de populisme qui ne fait que conforter ceux qu'il prétend combattre. Toutes choses qui nous incitent à méditer ces lignes sur lesquelles se termine le livre:

« Envisager dans l'immédiat la fin de la chaîne du malheur serait sans doute trop ambitieux (...) Mais rien, ni la domination étrangère ni les vices de structure des économies, encore moins l'héritage de la culture arabe, n'empêche de rechercher, malgré les pires conditions du présent, la possibilité d'un équilibre. Pour y parvenir, bien des conditions sont nécessaires, et toutes ne dépendent pas des Arabes. Mais à défaut de les réunir toutes, il est encore possible de forcer le destin en commençant par celle qui est la plus urgente et sans laquelle il n'est point de salut: que les Arabes abandonnent le fantasme d'un passé inégalable pour voir en face leur histoire réelle. En attendant de lui être fidèle. »

FAROUK MARDAM BEY